





W. y
L.

LETTERES

FAMILIERES

DU

PRESIDENT

DE MONTESQUIEU,

BARON DE LA BREDE,

A DIVERS AMIS D'ITALIE.



1767.

TABLES
FAMILIÈRES
DU
PRÉSIDENT
DE MONTESQUIEU
BARON DE LA BRÈDE
& DIVERS AUTRES



1767



A V I S

DE L'ÉDITEUR.

DANS un voyage que je fis, il y a quelques années, en Italie, je me liai avec des personnes qui avoient eu une correspondance réglée avec l'illustre Mr. de Montesquieu, & on me fit voir quelques unes de ses Lettres. Cela me fit naître l'idée d'en faire un recueil. On applaudit à mon projet; quelques personnes voulant en faciliter l'exécution, m'ont procuré celles qu'ils avoient entre les mains;

Aij

d'autres m'ont remis celles que ce grand homme leur avoit écrites; je les donne aujourd'hui au public, persuadé qu'il me saura gré du présent que je lui fais.

Je fais que quand Mr. de Montesquieu écrivoit ces Lettres, il ne supposoit pas qu'on les conserveroit, & qu'elles deviendroient un jour publiques. Je fais encore que ces Lettres n'ajoutent rien à la réputation de cet Auteur célèbre; mais elles sont propres à faire connoître quelques circonstances de sa vie, ses liaisons étrangères, la bonté de son cœur envers ses amis, & l'estime qu'il avoit pour eux, titres trop précieux pour ceux-ci, pour ne pas rendre très légitime leur amour propre & leur empressement à faire connoître les monuments de leur

correspondance avec un ami aussi respectable. *Si jamais je me trouvois dans le cas de devoir faire mon apologie*, me disoit un de ceux-ci, qui a été lié particulièrement avec lui, *je ne dirois autre chose, sinon que je fus l'ami de Montesquieu, & que j'en fus estimé, & je croirois en avoir dit assez.*

II Quoique ce ne soient ici que des Lettres familières, on y trouve souvent des choses intéressantes, des anecdotes curieuses, de ces traits de lumière, cette légèreté & ces saillies, qui font le caractère des ouvrages de ce grand Homme. Quelques-unes de ces Lettres étant écrites d'un caractère peu lisible, d'autres étant mal conservées, il se sera peut-être glissé quelques inexactitudes dans la copie, que j'en

A iij

ai fait faire ; mais je puis assurer que cela n'est pas arrivé souvent, & n'a occasionné aucune altération essentielle. D'ailleurs dans des écrits de cette espece on ne doit point être choqué de certaines négligences, qui sont inévitables; comme on n'est point choqué de voir dans son négligé une belle femme, qu'on n'a vue que dans sa parure. Il n'est peut-être pas indifférent à l'histoire de l'Esprit humain, de connoître les différentes nuances que présentent même les génies ; & il est utile de voir ceux-ci, ainsi que les héros, dans leur façon & maniere-d'être familiere. Je voudrois bien que cet exemple encourageât ceux, qui en France auront des Lettres de cet illustre Ecrivain, à les faire aussi connoître, persuadé

7
que son ame & son esprit s'y
trouvent également; car on le
voit dans ses Lettres tel qu'il
étoit dans la conversation. Si
un amas de petites anecdotes,
d'entretiens particuliers, de bons
mots, de quolibets, de senti-
ments & de faillies d'un des
plus beaux esprits du siècle, dont
un des Quarante de l'Académie
Françoise a entretenu très-diffu-
sément, & pendant long-temps
le Public dans les Mercurès de
France, en a rendu la lecture
intéressante; combien à plus forte
raison les monuments d'amitié
de la tête, à bien des égards,
la mieux pensante de notre sie-
cle, de l'homme qui, selon l'ex-
pression d'un Ecrivain connu, a
fait le code du genre humain,
& qui est regardé comme le Lé-
gislateur de toutes les Nations,

A iiij

doivent-ils être recherchés & conservés, quand ce ne seroit que comme des Mémoires littéraires.

Je me flatte au reste qu'on ne désapprouvera pas les notes, que j'ai faites sur quelques endroits de ces Lettres. Elles ont paru utiles pour l'intelligence du texte, & nécessaires pour donner une connoissance des personnes & des faits, dont il est question, sur-tout en Italie, où cette collection a été désirée.





I. L E T T R E.

AU PERE CERATI (1),
DE LA CONGREGATION DE
L'ORATOIRE DE S. PHILIPPE,
A ROME.

De Londres, le 22 Décembre 1729.

J' E U S l'honneur de vous écrire
par le courier passé, M. R. P. je
vous écris encore par celui-ci.

(1) Monsieur de Montesquieu s'étoit
lié avec lui dans la maison de Mr. le
Cardinal de Polignac, Ambassadeur
de France à Rome, lors de son voyage
en Italie. Mr. Cerati est natif d'une
maison noble de Parme, & étoit fort
aimé du Cardinal, qui le regardoit

A v

Je prends du plaisir à faire tout ce qui peut vous rappeler une amitié qui m'est si chere. J'ajoute à ce que je vous mandois sur l'affaire, que si Mgr. Fouquet (2)

comme un des hommes les plus éclairés d'Italie.

Jean Gaston, dernier Grand Duc de Toscane, qui n'étendoit point le sans-soucis jusqu'au choix des grands hommes pour remplir les places, l'attira dans son Pays & le nomma Prélat de l'Ordre de S. Etienne de Toscane, & Provéditeur de l'Université de Pise.

Nous avons vu ce docte Prélat en France, estimé des Savants les plus éclairés, d'où il passa en Angleterre & en Allemagne, obtenant également partout l'estime générale des premiers Hommes de l'Europe. Ce fut lui qui donna son conseil à Mr. Muratori de composer ses dissertations sur l'Histoire du Moyen Age, & d'entreprendre l'ouvrage des Annales d'Italie.

(2) Jésuite revenu de la Chine avec Mr. Mezzabarba. Ce Missionnaire s'étoit déclaré contre les Rites Chinois, &

exige au delà de la somme que j'ai paru vous fixer, vous pouvez vous étendre, & donner plus, & faire par rapport aux autres conditions, tout ce qui ne sera pas visiblement déraisonnable. Je connois ici le Chevalier Lambert, banquier fameux, qui m'a dit être en correspondance avec Belloni. Je ferai remettre sur le champ par lui l'argent, dont vous ferez convenu; car il me paroît que les volontés de Mr. Fouquet

en avoit parlé au Pape selon sa conscience. Comme après cette déclaration il fit sentir à sa Sainteté, que l'air du College ne lui convenoit plus, Benoît XIII le fit Evêque *in paribus*, & le logea en *Propaganda*. Mr. de Montefquieu l'avoit beaucoup connu chez Mr. le Cardinal de Polignac, & eut depuis avec lui une négociation pour la résignation en faveur de l'Abbé Duval son Secrétaire, d'un Bénéfice que ce Prélat avoit en Bretagne.

Avj

sont si ambulatoires (3), qu'il ne vaut pas la peine de rien faire, avant qu'elles ne soient fixées.

Je suis ici dans un pays, qui ne ressemble guere au reste de l'Europe. Nous n'avons pas encore su le contenu du Traité d'Espagne; on croit simplement qu'il ne change rien à la Quadruple Alliance, si ce n'est que les six mille hommes, qui iront en Italie pour faire leur cour à D. Carlos, seront Espagnols, & non pas neutres. Il court ici tous les jours, comme vous savez, toutes sortes de papiers très-libres & très-indiscrets. Il y en

(3) Les difficultés que Mr. Fouquet faisoit naître coup sur coup au sujet de la pension, qui devoit être stipulée, faisoient dire à Mr. de Montesquieu, que l'on voyoit bien que Monseigneur n'avoit pas encore secoué la poussière.

avoit un, il y a deux ou trois semaines, dont j'ai été très en colere. Il disoit que Mr. le Cardinal de Rohan avoit fait venir d'Allemagne avec grand soin pour l'usage de ses diocésains une machine tellement faite, que l'on pouvoit jouer aux dés, les mêler, les pousser, sans qu'ils reçussent aucune impression de la main du joueur, lequel pouvoit auparavant, par un art illite, flatter ou brusquer les dés selon l'occasion; ce qui établissoit la fripponnerie dans des choses, qui ne sont établies que pour récréer l'esprit. Je vous avoue qu'il faut être bien hérétique & Janséniste (4) pour faire

(4) Ce qui avoit donné lieu à cette mauvaise plaisanterie des Anglois, étoit de voir autant d'empressement dans Mr. le Cardinal de Rohan à

de ces mauvaises plaisanteries-là. S'il s'imprime dans l'Italie quelque ouvrage, qui mérite d'être lu, je vous prie de me le faire savoir. J'ai l'honneur d'être avec toute sorte de tendresse & d'amitié.

procurer tous les amusements imaginables, pendant qu'il résidoit dans son Diocèse à Saverne, où il figuroit comme Prince, que de zèle pour la Religion à Paris, où il se piquoit de figurer comme chef des Anti-Jansénistes, & défenseur de la bonne doctrine.





II LETTRE.

A U MEME.

De Londres, le 2 Mars 1730.

PERE Cerati, vous êtes mon bienfaicteur; vous êtes comme Orphée qui faites suivre les rochers. Je mande à l'Abbé Duval (1) que je n'entends pas qu'il

(1) Il avoit été Secrétaire de l'Auteur; ce fut lui qui porta le Manuscrit des Lettres Persannes en Hollande, & l'y fit imprimer, ce qui coûta à leur Auteur beaucoup de frais sans aucun profit. Il obtint en sa faveur la résignation du Bénéfice que M. Fouquet avoit obtenu de la Cour de Rome en Bretagne, & il s'agissoit ici de la pension que M. Duval devoit payer à ce Prélat.

abuse de l'honnêteté de M. Fouquet, mais qu'il poursuive, & que ce qui reviendra soit partagé à l'amiable entre Monseigneur & lui.

Enfin Rome est délivrée de la basse tyrannie de Bénévent, & les rênes du Pontificat ne sont plus tenues par ces viles mains. Tous ces faquins, S. Marie à leur tête, sont retournés dans les chaumières où ils sont nés, entretenir leurs parents de leur ancienne insolence. Coscia n'aura plus pour lui, que son argent, sa goutte & sa vérole. On pendra tous les Bénéventins qui ont volé; afin que la prophétie s'accomplisse sur Bénévent: *Vox in rama audita est, Rachel plorans filios suos non luit consolari, quia non sunt.*

Donnez-nous un Pape qui ait un glaive comme Saint Paul,

non pas un Rosaire comme Saint
Dominique, ou une besace com-
me Saint François. Sortez de vo-
tre léthargie, *Exoriare aliquis*.
N'avez vous point de honte de
nous montrer cette vieille chaire
de Saint Pierre avec le dos rom-
pu, & pleine de vermoulure ?
Voulez-vous qu'on regarde votre
coffre où sont tant de richesses
spirituelles, comme une boîte
d'Orviétan ou de Mithridate ?
En vérité, vous faites un bel usa-
ge de votre infailibilité : vous
vous en servez pour prouver que
le livre de Quesnel ne vaut rien,
& vous ne vous en servez pas
pour décider que les prétentions
de l'Empereur sur Parme & Plai-
sance sont mauvaises. Votre tri-
ple couronne ressemble à cette
couronne de laurier, que mettoit
César pour empêcher qu'on ne

vît qu'il étoit chauve. Mes adorations à Mr. le Cardinal de Polignac. Je fus reçu, il y a trois jours, Membre de la Société Royale de Londres. On y parla d'une lettre de Mr. Thomas Dhisam à son frere, qui demandoit le sentiment de la Société sur les découvertes astronomiques de Mr. Bianchini. Embrassez, s'il vous plaît, de ma part, l'Abbé, le cher Abbé Niccolini. Je vous salue, cher Pere, de tout mon cœur.





III LETTRE.

A L'ABBE' VENUTI (1),
A CLERAC.

De Paris , ce 17 Mars 1739.

J'AI reçu , Monsieur , la lettre
que vous m'avez fait l'honneur
de m'écrire , avec beaucoup plus

(1) Ce savant Italien , d'une maison
de condition de Cortone , avoit été en-
voyé en France par le Chapitre de Saint
Jean de Latran , comme Vicaire Géné-
ral de l'Abbaye de Clérac , que Henri
IV conféra à ce Chapitre après son ab-
solution. Pendant nombre d'années
qu'il séjourna en France , il travailla à
plusieurs Dissertations sur l'Histoire du
pays pour l'Académie de Bordeaux , à
laquelle il fut agrégé , & à des poésies ,
entr'autres au triomphe de la France

de joie que je n'aurois cru , parce que je ne savois pas que Mr. l'Abbé de Clérac , que j'honorais déjà beaucoup, fût le frere de Mr. le Chevalier Vénuti (2), avec qui j'ai eu l'honneur de contracter amitié à Florence , & qui m'a procuré l'honneur d'une place dans l'Académie de Cortone. Je vous supplie , Monsieur , d'avoir pour moi les mêmes bontés ,

littéraire , & à la traduction du Poème de la Religion de Mr. Racine. Il mérita par-là une gratification du Roi en quittant la France pour passer à la Prévôté de Livourne , que l'Empereur lui conféra comme Grand Duc de Toscane.

(2) Il fut le premier qui nous donna une relation de la découverte d'Herculanum , avec un détail des antiquités qu'on avoit trouvées de son temps. Il a eu aussi la plus grande part à l'établissement de l'Académie Etrusque de Cortone , qui nous a donné sept volumes *in-quarto* d'excellents Mémoires sur des sujets d'histoire & d'antiquités.

qu'a eu Mr. votre frere. Mr. Campagne m'a écrit que vous lui aviez remis pour moi un beau présent dont je vous suis infiniment obligé. Mr. Baritaut m'avoit déjà fait lire une partie de cet ouvrage, & ce qui m'a touché dans vos dissertations, c'est qu'on y voit un savant qui a de l'esprit, ce qui ne se trouve pas toujours.

Vous êtes cause, Monsieur, que l'Académie de Bordeaux me presse, l'épée dans les reins, pour obtenir un Arrêt du Conseil pour la création de vingt Associés, au lieu de vingt Eleves. L'envie qu'elle a de vous avoir, & la difficulté d'autre part que toutes les places d'Associés sont remplies, fait qu'elle desire de voir de nouvelles places créées. Les affaires de Mr. le Cardinal de Polignac,

& d'autres font que cet Arrêt n'est pas encore obtenu. J'écris à nos Messieurs, que cela ne doit pas empêcher, & que vous méritez, si la porte est fermée, que l'on fasse une breche pour vous faire entrer. J'espère, Monsieur, que l'année prochaine, si je vais en Province, j'aurai l'honneur de vous voir à Clérac, & de vous inviter à venir à Bordeaux. Je cherirai tout ce qui pourra faire & augmenter notre connoissance; personne n'est au monde plus que moi, & avec plus de respect.

P. S. Quand vous écrirez à Mr. le Chevalier Vénuti, ayez la bonté, Monsieur, de lui dire mille choses de ma part; ses belles qualités me sont encore présentes.

 IV LETTRE.

A L'ABBÉ MARQ. NICCOLINI,
A FLORENCE.

De Bordeaux, le 6 Mars 1740.

J'AI reçu, cher & illustre Abbé (2), avec une véritable joie, la lettre que vous m'avez fait

(1) L'Abbé Marquis Niccolini, un des plus chers & des plus illustres amis que l'Auteur ait eus en Italie, se lia avec lui à Florence. Après avoir demeuré longtemps à Rome sous le Pontificat du Pape Corsini dont il étoit parent, il s'est retiré dans sa patrie uniquement occupé des lettres, de la philosophie & des vues du bien public. Il a voyagé dans les pays étrangers, & y a été lié avec les plus grands hommes. Lorsque sous le ministère Lorrain, dont il étoit médio-

l'honneur de m'écrire. Vous êtes un de ces hommes, que l'on n'oublie point, & qui frappent une cervelle de leur souvenir. Mon cœur, mon esprit sont tout à vous, mon cher Abbé.

Vous m'apprenez deux choses bien agréables ; l'une que nous verrons Monseig. le Comte en France, l'autre que Madame la Marquise Ferroni se souvient encore de moi. Je vous prie de cimenter auprès de l'un & de l'autre cette amitié, que je voudrois tant montrer. Une des choses dont je prétends me vanter, c'est que moi, habitant d'au delà des Alpes, aie été aussi enchanté

cre admirateur, il eut ordre de ne point rentrer en Toscane, Mr. de Montesquieu s'écria, en apprenant cette nouvelle, = Oh il faut que mon ami Niccolini ait dit quelque grande vérité ! =

d'elle

d'elle (1) que vous tous.

Je suis à Bordeaux depuis un mois, & j'y dois rester trois ou quatre mois encore. Je serois inconsolable si cela me faisoit perdre le plaisir de voir le cher Cerati. Si cela étoit, je prétendrois bien qu'il vînt me voir à Bordeaux. Il verroit son ami, mais il verroit mieux la France, où il n'y a que Paris, & les Provinces éloignées qui soient quelque chose, parce que Paris n'a pas pu encore les dévorer. Il feroit les deux côtés du quarré, au lieu de faire la diagonale, &

(2) C'étoit la Dame de Florence qui brilloit le plus par son esprit & sa beauté. La meilleure société s'assembloit chez elle. L'Auteur lui fut fort attaché pendant son séjour à Florence; à mon passage dans cette Ville elle vivoit encore, mais dans un état d'infirmité.

verroit les belles Provinces qui
sont voisines de l'Océan, & celles
qui le sont de la Méditerranée.

Que dites-vous des Anglois?
Voyez comme ils couvrent toutes
les Mers. C'est une grande ba-
leine : *Et latum sub pectore possi-*
det æquor. La Reine d'Espagne a
appris à l'Europe un grand secret:
c'est que les Indes, qu'on croyoit
attachées à l'Espagne par cent
mille chaînes, ne tiennent qu'à
un fil. Adieu, mon cher & illust-
re Abbé; accordez-moi les sen-
timents que j'ai pour vous. Je
suis avec toute sorte de respect.



V *L E T T R E.*

A MONSEIGNEUR CERATI,
A PISE.

J'AI reçu votre lettre bien tard, Monseigneur, car elle est datée du 10 Janvier, & je ne l'ai reçue que le 5 de Mai à Bordeaux, où je suis depuis un mois, & où je resterai trois ou quatre autres. Promettez-moi, protestez-moi & jurez-moi que, si je ne suis pas à Paris quand vous y passerez, vous viendrez me voir à Bordeaux, & vous prendrez cette route en retournant en Italie. Je l'ai mandé à Niccolini; il ne s'agit que de faire les deux côtés du parallélogramme, au lieu de
B ij

la diagonale , & vous verrez la France; au lieu que si vous traversez par le milieu du Royaume vous ne verrez que Paris , & vous ne verrez pas votre ami ; mais je dis tout cela en cas que je ne sois pas à Paris. Quand vous y ferez , je vous en ferai les honneurs, soit que j'y sois , ou que je n'y sois pas , & je vous introduirai sur le mont Parnasse. Si vous passez en Angleterre , mandez-le moi , afin que je vous donne des lettres pour mes amis. Enfin j'espère que vous voudrez bien m'écrire pendant votre voyage, & me donner des nouvelles de votre marche. Mon adresse est à Bordeaux , ou à Paris , rue S. Dominique. Vous allez faire le voyage le plus agréable que l'on puisse faire. A l'égard des

finances , si je suis à Paris , je
 ferai votre Mentor. Vous y trou-
 verez à pied une infinité de
 gens de mérite , & la plupart
 des carrosses pleins de faquins.
 Mr. le Cardinal de Polignac a
 fort bien fait de n'aller pas au
 Conclave , & de laisser cette af-
 faire à d'autres. Il se porte très-
 bien , & c'est la plus grande
 de ses affaires. Vous le trou-
 verez aussi aimable , quoiqu'il
 ne soit pas à la mode. Adieu
 Mgr. , j'ai & j'aurai pour vous,
 toute ma vie , les sentiments du
 monde les plus tendres ; autant
 que tout le monde vous estime ,
 autant moi je vous aime , & en
 quelque lieu du monde que vous
 soyez , vous serez toujours présent
 à mon esprit. J'ai l'honneur d'être
 avec toute sorte de respect & de
 tendresse.



VI L E T T R E.
A L'ABBE VENU TI,
A CLERAC.

De Paris ce 17 Avril 1742.

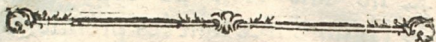
J E n'ai que le temps de vous écrire un mot, Monsieur. Quelques-uns de vos amis m'ont demandé de parler à Madame de Tencin, sur des lettres que l'on écrit contre vous (1). Comme

(1) A peine Mr. l'Abbé Vénuti eut-il pris l'administration de l'Abbaye de Clérac, qu'il s'éleva à Rome un parti contre lui, dans le Chapitre, qui l'avoit envoyé, travaillant à le faire rappeler, & se servant pour cet effet du canal de Mr. le Cardinal de Tencin pour le desservir. Le principal grief qu'on avoit contre lui, étoit que les remises des revenus de l'Ab-

je ne fais rien de tout ceci,
 & j'ignore si ce sont les premières
 lettres, ou de nouvelles, je
 vous prie de m'éclaircir sur ce
 que je dois dire au Cardinal
 qui va arriver, & de croire que
 personne ne prend plus la liberté
 de vous aimer, ni d'être avec
 plus de respect.

baye n'étoient pas assez abondantes,
 faute qu'on mettoit sur son compte,
 & qui provenoit des grosses décimes,
 dont l'Abbaye étoit chargée, des frais
 de réparation & des procès, auxquels
 une partie des revenus devoit être
 employée. Outre ces raisons, il n'étoit
 pas regardé de bon œil par les
 Missionnaires Jésuites, chargés dès
 le temps de Henri IV, de prêcher
 toutes les fêtes & Dimanches, dans
 l'Eglise Abbaticale de cette Ville,
 qui malgré cela a continué d'être
 presque entièrement habitée par des
 Protestants, sans qu'on puisse citer
 d'exemple de la conversion d'un seul
 Huguenot.

B iiij



VII LETTRE.

A L'ABBE' DE GUASCO

A TURIN.

De Paris 1742.

JE suis fort aise, mon cher ami, que la lettre que je vous ai donnée pour notre Ambassadeur, vous ait procuré quelques agréments à Turin, & un peu dédommagé des duretés (1) du Marquis d'Orméa. J'étois bien sûr

(1) Cet ami de Mr. de Montesquieu avoit passé quelques années à Paris, où il étoit allé pour une maladie des yeux. Son pere étant mort, il fut obligé de retourner à Turin, pour l'arrangement de ses affaires domestiques. En passant par cette

que Monsieur & Madame de Senectere se feroient un plaisir de vous connoître, & dès qu'ils vous connoîtroient, qu'ils vous recevraient à bras ouverts. Je vous charge de leur témoigner combien je suis sensible aux égards qu'ils ont eus à ma recommandation. Je vous félicite du plaisir que vous avez eu de faire le voyage avec Monsieur le Comte d'Egmond; il est

Ville, j'ai oui dire qu'ayant besoin de l'intervention du Ministre, pour arranger quelque intérêt, il ne put jamais obtenir audience de Mr. le Marquis d'Orméa, par une suite d'une ancienne inimitié de ce Ministre contre son pere. C'est aussi par une suite de cette inimitié, que ses deux freres avoient pris la résolution de se transplanter dans les pays étrangers, se vouant au service de la Maison d'Autriche, où ils n'ont pas eu lieu de se repentir du parti qu'ils avoient pris.

B v

effectivement fort des mes amis,
 & un des Seigneurs, pour le-
 quel j'ai le plus d'estime. J'ac-
 cepte l'appointment de souper
 chez lui avec vous, à son
 retour de Naples; mais je crains
 bien que si la guerre conti-
 nue, je ne sois forcé d'aller
 planter des choux à la Brede.
 Notre commerce de Guienne sera
 bientôt aux abois; nos vins nous
 resteront sur les bras, & vous
 savez que c'est toute notre ri-
 chesse. Je prévois, que le Traité
 provisionnel de la Cour de Tu-
 rin avec celle de Vienne, nous
 enleva le Commandeur de
 Solar, & en ce cas je regretterai
 moins Paris. Dites mille choses
 pour moi à Mr. le Marquis
 de Breil. L'humanité lui devra
 beaucoup, pour la bonne édu-
 cation qu'il a donnée à Mr. le

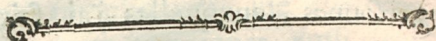
Duc de Savoie, dont j'entends dire de très - belles choses. J'avoue que je me sens un peu de vanité, de voir que je me formai une juste idée de ce grand homme, lorsque j'eus l'honneur de le connoître à Vienne. Je voudrois bien que vous fussiez de retour à Paris, avant que j'en parte, & je me réserve de vous dire alors le secret du Temple de Gnide (2). Tâchez d'arranger vos intérêts domesti-

(2) Il lui avoit fait présent de cet ouvrage, lorsqu'il prit congé de lui, en partant pour Turin, sans lui dire qu'il en étoit l'auteur. Il le lui apprit depuis, en lui disant que c'étoit une idée à laquelle la société de Mad. de Clermont, Princesse du Sang, qu'il avoit l'honneur de fréquenter, avoit donné occasion, sans d'autre but, que de faire une peinture poétique de la volupté.

Bvj

ques, le mieux que vous pour-
rez, & abandonnez à un avenir
plus favorable, la réparation
des torts du Ministère contre
votre maison. C'est dans vos
principes, vos occupations &
votre conduite, que vous devez
chercher, quant à présent, des
armes, des consolations & des
ressources. Le Marquis d'Orméa
n'est pas un homme à reculer,
& dans les circonstances où l'on
se trouve à votre Cour, on fera
peu d'attention à vos représen-
tations. L'Ambassadeur vous sa-
lue; il commence à ouvrir les
yeux sur son amie; j'y ai un
peu contribué, & je m'en féli-
cite, parce qu'elle lui faisoit
faire mauvaise figure. Adieu.





VIII LETTRE.

AU C. DE GUASCO (1)

COLONNEL D'INFANTERIE.

à Francfort en 1742.

J'Ai été enchanté, Mr. le Comte, de recevoir une marque de votre souvenir, par la lettre que m'a envoyé Mr. votre frere. Madame de Tencin (2) & les autres

(1) Il s'étoit fort lié avec lui, dans le voyage que le Comte de Guasco fit à Paris en 1742, à son retour de Russie.

(2) Madame de Tencin, sœur du trop célèbre Cardinal de Tencin, qui lui devoit, disoit on, sa fortune & son chapeau, figura beaucoup dans Paris, par les charmes de sa beauté & de



personnes , auxquelles j'ai fait

son esprit. Elle fut pendant cinq ans Religieuse , dans le couvent de Montfleury en Dauphiné , mais elle rentra dans le monde , en réclamant contre ses vœux. Après bien des aventures , elle parvint , sans être jamais fort riche , à avoir dans Paris une maison de la meilleure compagnie. Il étoit du bon ton d'être admis dans sa société ; les Seigneurs de la Cour , les gens de lettres & les étrangers les plus distingués , briguoient également pour y être introduits. Comme ceux qui faisoient le fond ordinaire de cette société , étoient les beaux esprits , & les savants les plus connus de France , Madame de Tencin les appelloit par ironie , ses *Bêres*. Elle étoit souvent consultée par eux , sur les ouvrages d'agrément , qu'on vouloit publier , & s'intéressoit avec chaleur pour ses amis. Mr. de Montesquieu , qui étoit un de ceux qu'elle considéroit le plus , en avoit procuré la connoissance au Comte de Guasco , homme également doué des connoissances littéraires , & de la science militaire.

vos compliments , me chargent de vous témoigner aussi leur sensibilité , & leur reconnoissance. Je suis fâché de ne pouvoir satisfaire votre curiosité, touchant les ouvrages de notre amie. C'est un secret (3) que j'ai promis de ne point révéler.

La confiance, dont vous m'honorez , exige que je vous parle à cœur ouvert sur ce qui fait le sujet intéressant de votre lettre. Je ne dois point vous cacher

(3) Le jour de la mort de Madame de Tencin , en sortant de son antichambre , il dit au frere du Comte de Guasco , qui étoit avec lui = A présent vous pouvez mander à Mr. votre frere , que Madame de Tencin est l'auteur du Comte de Cominge , & du siege de Calais , ouvrages qui ont été crus jusqu'ici , de Mr. de Pontvel (son neveu.) = Je crois qu'il n'y a que Mr. de Fontenelle , & moi , qui sachions ce secret.

que je l'ai communiquée à Mr. le Commandeur de Solar, qui est de vos amis, & nous nous sommes trouvés d'accord, que les offres que vous fait Mr. de Belle-île, pour vous attacher vous & Mr. votre frere (4) au service de France, ne sont point acceptables. Après tout le bien que les lettres de Mr. de la Chétardie lui ont dit de vous, il est inconcevable qu'il ait pu se flatter de vous retenir, en vous proposant des grades au dessous de ceux que vous avez. Je ne fais sur quoi il fonde que l'on ne considere pas tout-à-fait en France les grades du service étranger, comme ceux

(4) Actuellement Lieutenant-Général, & ci-devant Commandant de Dresde, pendant la dernière guerre.

de nos troupes. Cette maxime ne seroit ni juste, ni obligeante, & nous priveroit de fort bons Officiers. Je pense que vous avez très-bien fait de ne point vous engager dans son expédition, avant que d'avoir de bonnes assurances de la Cour sur les conditions qui vous conviennent; mais puisqu'il paroît que vous êtes déjà décidé pour le refus, il est inutile de vous présenter ici d'autres réflexions.

Les propositions du Ministre de Prusse, pour la levée d'un régiment étranger, méritent sans doute plus d'attention, dès qu'elles peuvent se combiner avec vos finances. Mais il faut calculer pour l'avenir: quelle assurance, qu'à la paix, le régiment ne soit point réformé?

& en ce cas, quel dédommagement pour les avances que vous seriez obligé de faire? En matière d'intérêt il faut bien stipuler avec cette Cour. Je doute d'ailleurs que le génie Italien s'accommode avec l'esprit du service Prussien. J'aurois bien des choses à vous dire là dessus, mais vous êtes trop clair-voyant.

A l'égard des avantages que l'on vous fait entrevoir au service du nouvel Empereur, vous êtes plus à portée que moi de juger de leur solidité, & trop sage pour vous laisser éblouir. Pour moi, qui ne suis pas encore bien persuadé de la stabilité du nouveau système politique d'Allemagne, je ne fonderois pas mes espérances sur une fortune précaire, & peut-être passagere. Par ce que j'ai

l'honneur de vous dire , vous sentez que je ne puis qu'approuver la préférence que vous donneriez à des engagements pour le service d'Autriche. Outre que c'est-là votre première inclination , l'exemple de nombre de vos compatriotes vous prouve que c'est le service naturel de votre nation. Quels que soient les revers actuels de la Cour de Vienne , je ne les regarde que comme des disgraces passagères ; car une grande & ancienne Puissance , qui a des forces naturelles & intrinsèques , ne sauroit tomber tout à coup ; en supposant même quelques échecs , le service y fera toujours plus solide , que celui d'une Puissance naissante. Il y a tout à parier que la Cour de Turin , dans la guerre présente , fera

cause commune avec celle de Vienne , par conséquent les raisons qui vous détournèrent , en quittant le Piémont , de passer au service Autrichien , (5)

(5) Comme , durant la guerre qui venoit de se terminer entre les Cours de Vienne & de Turin , les Comtes de Guasco avoient fait toutes les Campagnes , au service de la dernière , en quittant ce service , ils crurent ne devoir pas fournir au Marquis d'Orméa , l'occasion de noircir cette démarche , en entrant alors au service de la Cour de Vienne , de peur d'attirer par-là , de nouveaux chagrins à leur pere , qui vivoit encore. Ils prirent , en conséquence , la résolution de passer en Russie , Puissance sous laquelle ils ne se trouveroient jamais dans le cas de porter les armes contre leur Souverain , & qui , en ce temps-là , offroit beaucoup d'avantages aux étrangers qui voudroient entrer à son service. Mais la dureté du climat , & les révolutions , dont ils furent témoins , les détermi-

cessent dans les circonstances présentes ; je ne vois pas même de meilleur moyen de vous moquer de l'inimitié du Marquis d'Orméa, que de servir une Cour alliée, dans laquelle, en considérant ce qui s'est passé (6) autrefois,

nerent à profiter de la guerre survenue en Allemagne, à la suite de la mort de l'Empereur Charles VI, pour suivre leur première inclination pour le service de la Maison d'Autriche.

(6) Sous son Ministère, la Cour de Turin dans la guerre précédente, avoit abandonné l'alliance avec la Cour de Vienne, & étoit devenue alliée de la France. On prétend que le Marquis d'Orméa, dans cette occasion, avoit proposé pour prix d'une négociation avec la Cour de Vienne, qu'il passeroit à son service, & qu'il y auroit une charge considérable; de quoi l'Empereur Charles VI avertit le Roi de Sardaigne, en envoyant, sous d'autres prétextes à Turin, le

il ne doit pas avoir beaucoup de crédit. Vous êtes prudent & sage ; ainsi je sou mets à votre jugement, des conjectures, auxquelles le desir sincere de vos avantages a peut-être autant de part, que la raison. J'apprendrai avec bien du plaisir, le parti que vous aurez pris, & j'ai l'honneur de vous assurer de mon respect.

Prince T..... qui devoit faire connoître la chose au Roi, sans que le Ministre se doutât de sa commission.





IX LETTRE.

A L'ABBE' DE GUASCO, (1)

de Bordeaux le 1 Août 1744.

L'Abbé Vénuti m'a fait part, mon cher Abbé, de l'affliction que vous a causé la mort de

(1) Après avoir passé un an à Turin, il étoit revenu à Paris, & s'étoit voué aux fonctions de son état; mais voyant qu'elles ne feroient que l'exposer au fanatisme, qui régnoit alors en France, à cause des disputes Théologiques, il y renonça, se livrant uniquement à la culture des lettres, & à la société des savants, dans la vue d'obtenir une place à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, où il fut depuis reçu en qualité d'un des quatre honoraires étrangers.

votre ami le Prince de Cantimir , & du projet que vous avez formé de faire un voyage dans nos Provinces méridionales , pour rétablir votre santé. Vous trouverez par-tout des amis pour remplacer celui que vous avez perdu ; mais la Russie ne remplacera pas si aisément un Ambassadeur (1) du mérite du Prince de Cantimir. Or je me joins à l'Abbé Vénuti , pour vous presser d'exécuter votre projet ; l'air , les raisins , le vin des bords de la Garonne , & l'humeur des Gascons , sont d'excellents antidotes contre la

(2) On peut voir ce qui en est dit dans sa vie , qui est à la tête de la traduction en François , de ses satyres Russes , par un anonyme que l'on croit être l'ami , à qui Mr. de Montesquieu écrit cette lettre.

mélancolie.

mélancolie. Je me fais une fête de vous mener à ma campagne de la Brede, où vous trouverez un Château, Gothique à la vérité, mais orné de dehors charmants, dont j'ai pris l'idée en Angleterre. Comme vous avez du goût, je vous consulterai sur les choses que j'entends ajouter à ce qui est déjà fait; mais je vous consulterai, surtout, sur mon grand ouvrage, qui avance à pas de géant, depuis que je ne suis plus dissipé par les dîners & les soupers de Paris. Mon estomac s'en trouve aussi mieux, & j'espère que la sobriété, avec laquelle vous vivrez chez moi, sera le meilleur spécifique contre vos incommodités. Je vous attends donc cette automne, très-empressé de vous en brasser.

C



X L E T T R E.

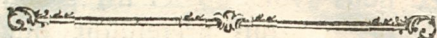
A U M E M E.

De Bordeaux le 30 Septemb. 1744.

Nous partirons lundi, docte Abbé, & je compte sur vous. Je ne pourrai pas vous donner une place dans ma chaise de poste, parce que je mene Madame de Montesquieu; mais je vous donnerai des chevaux. Vous en aurez un, qui sera comme un bateau sur un canal tranquille, & comme une gondole de Venise, & comme un oiseau qui plane dans les airs. La voiture du cheval est très-bonne pour la poitrine. Monsieur Sidenheam la conseille sur-tout,

& nous avons eu ici un grand Médecin , qui prétendoit que c'étoit un si bon remede , qu'il est mort à cheval. Nous séjournerons à la Brede jusqu'à la Saint Martin ; nous y étudierons , nous nous promènerons nous planterons des bois , & ferons des prairies. Adieu , mon cher Abbé , je vous embrasse de tout mon cœur.





XI LETTRE.

A U M E M E.

De la Brede le 10 Février 1745.

JE serai en Ville après-demain. Ne vous engagez pas à dîner, mon cher Abbé, pour vendredi; vous êtes invité chez le Président Barbot. Il faudra y être arrivé à 10 heures précises du matin, pour commencer la lecture du grand ouvrage (1) que vous savez. On lira aussi après dîner; il n'y aura que vous, avec le Président, & mon fils.

(1) L'Esprit des Loix.

Vous y aurez pleine liberté de juger & de critiquer (2).

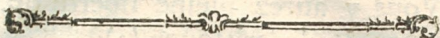
Je viens d'envoyer votre anacréontique (3) à ma fille, c'est une piece charmante, dont elle sera fort flattée. J'ai aussi lu votre étrenne ou épître Pétrarquesque, à Madame de Pontac (4), elle est pleine d'idées agréables. L'Abbé vous êtes poëte, & on diroit que vous ne vous en doutez pas. Adieu.

(2) L'un de ceux qui assistoient à cette lecture, m'a dit que dès qu'on relevoit quelque chose il ne faisoit pas la moindre difficulté de la corriger, de la changer, ou de l'éclaircir.

(3) Il s'agit ici d'une petite piece de poésie, envoyée pour étrennes de la nouvelle année, à Mlle. de Montelquieu. Cette poésie a été imprimée dans le Mercure de Janvier 1745, avec la traduction en François, faite par Mr. le Franc de Pompignan.

(4) Comme il est souvent parlé

Ciiij



XII LETTRE.

A MONSEIGNEUR CERATI.

De Bordeaux le 16 Juin 1745.

J'Apprends, Monseigneur, par votre lettre, que vous êtes arrivé heureusement à Pise. Comme vous ne me dites rien de vos yeux, j'espère qu'ils se feront fortifiés. Je le souhaite bien, & que vous puissiez jouir

dans ces lettres de Mad. la C. de Pontac, il est bon de remarquer ici, que c'est une des Dames de Bordeaux qui brille, autant par son esprit & par ses liaisons avec les gens de lettres, qu'elle a brillé par sa beauté. Il est parlé d'elle dans quelques poésies de Monsieur l'Abbé Vénuti.

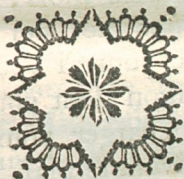
agréablement de la vie , pour vous & pour les délices de vos amis. Vous m'exhortez à publier , je vous exhorte fort vous-même à nous donner une relation des belles réflexions que vous avez faites dans les divers pays que vous avez vus. Il y a beaucoup de gens qui paient les chevaux de poste ; mais il y a peu de voyageurs , & il n'y en a aucun comme vous. Dites à l'Abbé Niccolini , qu'il nous doit un voyage en France , & je vous prie de l'affurer de l'amitié la plus tendre.

Je voudrois bien pouvoir vous tenir tous deux dans la Terre de Brede , & là y avoir de ces conversations que l'ineptie & la folie de Paris rendent rares. J'ai dit à Mr. l'Abbé Vénuti , que ses médailles

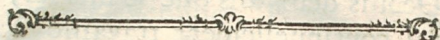
C iiiij

étoient vendues. Nous avons ici l'Abbé de Guasco, qui me tient fidelle compagnie à la Brede. Il me charge de vous faire bien des compliments. Il faut avouer que l'Italie est une belle chose, car tout le monde veut l'avoir. Voilà cinq armées qui vont la disputer. Pour notre Guienne, ce ne sont que des armées de gens d'affaires, qui en veulent faire la conquête, & ils la font plus sûrement que le Comte de Gages. Je crois qu'à présent il se fait bien des réflexions sou la grande per-ruque du Marquis d'Orméa. Je n'irai à Paris d'un an tout au plutôt. Je n'ai pas un fol pour aller dans cette Ville qui dévore les Provinces, & que l'on prétend donner des plaisirs, parce qu'elle fait oublier la vie.

Depuis deux ans que je suis ici, j'ai continuellement travaillé à la chose dont vous me parlez ; mais ma vie avance, & l'ouvrage recule, à cause de son immensité ; vous pouvez être bien sûr que vous en aurez d'abord des nouvelles. On m'avertit que mon papier finit. Je vous embrasse mille fois.



C iiiij



XIII LETTRE.

*A L'ABBE' DE GUASCO**A CLERAC.**De Paris, en 1746.*

VOUS avez bien deviné, & depuis trois jours j'ai fait l'ouvrage de trois mois, de sorte que si vous êtes ici au mois d'Avril, je pourrai vous donner la commission dont vous voulez bien vous charger pour la Hollande, suivant le plan que nous avons fait. Je fais à cette heure, tout ce que j'ai à faire. De 30 points je vous en donnerai 26. Or pendant que vous travaillerez de votre côté, je vous enver-

rai les quatre autres. Le Pere Desmolets m'a dit qu'il avoit trouvé un libraire pour votre manuscrit des Satyres (1), mais que personne ne veut de votre savante dissertation, parce qu'on est sûr du débit de ce qui porte le nom de satyres, & très-peu des dissertations savantes. Votre censeur est mort, mais je m'en console, puisque l'auteur est encore en vie. Vous avez bien tort de me reprocher de ne pas vous écrire des nouvelles, vous qui ne m'avez rien dit sur le mariage de Mlle Mimi, ni sur mes vendanges de Clérac, qui ne seront sûrement pas si bonnes

(1) Il y a apparence qu'il est ici question des satyres Russes du Prince Cantimir, avec la vie de l'Auteur, imprimée en Hollande, & à Paris, T. 1, 11-12.

Cvj

qu'elles l'auroient été , par la
 consommation de raisins , que
 vous avez faite dans mes vignes.
 On ne croit pas que les affaires
 de Milord Mortond (2) soient
 aussi mauvaises , qu'on l'a cru
 dans le public aigri par la
 guerre contre les Anglois. Le
 Pere Desmolets n'a point eu de
 tracasseries dans sa Congrèga-
 tion , d'autant plus qu'il ne
 porte point de perruque (3) ;

(2) Ce Seigneur étant venu à Paris
 durant la guerre , on l'avoit mis à la
 Bastille.

(3) Dans le Chapitre général , tenu
 par la Congrégation de l'Oratoire ,
 on déclara la guerre à l'appel de la
 Bulle *Unigenitus* , & aux perruques de
 poil de chevre , dont quelques-uns se
 servoient , au lieu de grandes calottes.
 Plusieurs Membres quitterent , plutôt
 que de se soumettre à ces duretés.
 Le P. Desmolets étoit Bibliothécaire
 de la Maison de S. Honoré , & un

mais il dit que vous lui donnez trop de commissions. Je vous donne la devise du porc-épic: *Cominus, eminus*. Le P. Desmolets dit que vous avez plus d'affaires, que si vous alliez faire la conquête de la Provence..... Remarquez que c'est le P. Desmolets qui dit cela. Pendant que vous ferez à Clérac, prenez bien garde à trois choses; à vos yeux, aux galanteries de Mr. de la Mire, & aux citations de S. Augustin dans vos disputes de controverse. J'envie à Mad. de Montesquieu le plaisir qu'elle aura de vous revoir. Adieu, je vous embrasse.

des plus anciens amis de l'Auteur, qui lui ayant montré son manuscrit des Lettres Persannes, pour savoir si cela feroit débité, lui répondit = Président, cela sera vendu comme du pain =.

XIV LETTRE.

A U M Ê M E.

De Paris , en Août 1746.

JE ne fais quel tour a fait la lettre , que vous m'avez écrite de Barege, elle ne m'est parvenue que depuis peu de jours. J'ai été très - scandalisé de la tracasserie de Mr. le Chevalier d'Apecher : c'est un plaisant homme, que ce prétendu Gouverneur de Barege; il faut que le Cordon bleu lui ait tourné la tête. Quand je le verrai à Paris, je ne manquerai pas de lui demander si vous avez fait bien des progrès en politique , par la lecture de ses gazettes. J'ai conté

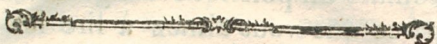
ici la querelle d'Allemand qu'il vous a faite , faisant bien remarquer qu'il est fort singulier qu'un homme , né dans les Etats du Roi de Sardaigne , soit inquiet de la petite vérole de ce Monarque, & que tenant par deux freres à la Cour de Vienne, il montre d'être fâché de ses échecs. Sachez , mon cher ami , qu'il y a des Seigneurs , avec qui il ne faut jamais disputer après dîné. Vous avez agi très-prudemment, en lui écrivant après son réveil. Votre lettre est digne de vous , & je suis enchanté qu'elle l'ait désarmé. Vous devez être glorieux d'avoir triomphé le jour de S. Louis , d'un de nos Lieutenants Généraux, sans que personne vous ait aidé.

Mandez-moi si vous accompagnerez Mad. de Montesquieu

à Clérac , car mon ouvrage avance , & si vous prenez la route opposée , il faut que je sache où vous faire tenir la partie qui va être prête. Je souhaite que votre voyage sur le pic de midi , soit plus heureux , que la chasse d'amiante , & la pêche des truites , du Lac des Pyrénées. Mon ami , je vois que les choses difficiles ont de grands attraits pour vous , & que vous suivez plus votre curiosité , que vous ne consultez vos forces. Souvenez - vous que vos yeux ne valent guere mieux que les miens ; laissez que mon fils qui en a de bons , grimpe sur les montagnes , & y aille faire des recherches sur l'histoire naturelle , mais gardez les vôtres pour les choses nécessaires. Si l'on vous a regardé

comme un politique dangereux,
parce que vous aimez à lire les
gazettes, vous courez risque que
l'on vous fasse passer pour un
forcier, si vous allez grimper
sur des rochers escarpés.
Adieu.





XV LETTRE.

A U M E M E.

De Paris , en 1746.

J'AI lu, docte Abbé, votre dissertation avec plaisir, & je suis sûr que je vous mettrai sur la tête un second laurier (1) de mon jardin, si vous êtes à la Brede, comme je l'espère, lorsqu'il vous aura été décerné par l'Académie.

(1) Ayant appris de Paris, que l'Académie avoit décerné le prix à la dissertation, Mr. de Montesquieu fit faire une couronne de laurier, & pendant qu'on étoit à table, il la fit mettre par Mlle. sa fille, sur la tête du vainqueur, qui ne s'attendoit point à cette surprise.

Le sujet est beau, vaste, intéressant, & vous l'avez fort bien traité. Je suis bien aisé de vous voir chasser sur mes terres. Il y a deux choses dans votre dissertation, que je voudrois que vous éclaircissiez; la première c'est, qu'on pourroit croire que vous mettez Cartage, après la seconde guerre Punique, au rang des Villes *Autonomes*, soumises à l'Empire Romain. Vous savez qu'elle continua d'être un Etat libre, & absolument indépendant; la seconde remarque regarde ce que vous dites du titre d'*Eleutherie*. Vous n'indiquez point de différence entre les Villes qui prenoient ce titre, & celles qui prenoient celui d'*Autonomes*. Vous n'avez fait que toucher ce point, & il mériteroit d'être éclairci; vous savez qu'on dispute

là dessus, & que des Savants prétendent que l'*Eleutherie* disoit quelque chose de plus que l'*Autonomie*. Je vous conseille d'examiner un peu la chose, & de faire à ce sujet une addition à votre dissertation. J'ai fait faire une Berline, afin que je vous mene plus commodément à Clérac que vous aimez tant. Nous ne disputerons plus sur l'usure⁽¹⁾, & vous gagnerez deux heures par jour. Mes prés ont besoin de vous. L'Eveil'é⁽³⁾ ne cesse de dire, = Oh si M. l'Abbat

(1) Ce correspondant de Mr. de Montesquieu avoit composé autrefois un traité sur l'usure, suivant le système des Théologiens, système contraire à celui de l'Auteur de l'Esprit des Loix, & impraticable dans les pays de commerce.

(3) Chef des manœuvres de la campagne de Mr. de Montesquieu.

étoit ici =. Je vous promets qu'il sera docile à vos instructions. Il fera tant de rigoles (4) que vous voudrez. Mandez-moi si je puis me flatter que vous prendrez la route de la Garonne, parce que en ce cas je profiterai d'une occasion qui se présente, pour envoyer directement mon manuscrit à l'Imprimeur. Pour vous avoir, je vous dégage de votre parole; aussi bien l'impresion ne doit point être faite en Hollande, encore moins en Angleterre, qui est une ennemie avec laquelle il ne faut avoir de

(4) Il avoit eu bien de la peine à persuader à ces payfans de faire aller l'eau dans un pré appartenant au Château de la Brede, qu'il avoit entrepris d'améliorer; les payfans s'opposant par la grande raison bannale, que ce n'étoit pas la coutume dans leur pays.

commerce qu'à coups de canon. Il n'en est pas de même des Pierrontois , car il s'en faut bien que nous soyons en guerre avec eux ; ce n'est que par maniere d'acquit que nous assiégeons leurs places , & qu'ils prennent prisonniers tant de nos Bataillons (5) ; vous n'avez donc point de raisons de nous quitter, vous serez toujours reçu comme ami , en Guienne. Nous nous piquerons de ne pas céder au Languedoc , & à la Provence. Je vous remercie d'avoir parlé de moi *al Serenissimo* , très-flatté qu'il se soit souvenu que j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour à Modene. Je vous enver-

(5) Il s'agit ici de l'affaire d'Asti, où neuf bataillons François furent faits prisonniers , par le Roi de Sardaigne.

rai mon livre, que vous me demandez pour lui. Vous trouverez ci-joint les éclaircissements (6) peu éclaircissants, que vous envoie le chapitre de Cominges. L'Abbé, vous êtes bien simple de vous figurer que des gens de Chapitre se donnent la peine de faire des recherches littéraires; ce n'est pas moi, c'est mon frere qui est Doyen d'un Chapitre qui vous dit de vous mieux adresser. Que cela ne vous fasse cependant pas suspendre votre histoire de Clement V. (7). Vous l'avez pro-

(6) Ils regardoient l'histoire de Clement Goût, qui fut Evêque de Cominges, Archevêque de Bordeaux, & ensuite Pape.

(7) Cette histoire n'a pas encore paru, & on croit que le mauvais état où se trouve depuis long-temps la vue de l'Auteur, ne lui permettra pas

mise à notre Académie ; revenez , & vous y travaillerez plus à l'aise sur le tombeau (8) de ce Pape. Je prétends que vous ne laissiez l'article de Brunissende (9) , car je crains que vous ne soyez trop timoré , pour nous en parler ; je ne vous demande que de mettre une note. Vos recherches vous feront

de l'achever ; on a su qu'il en lut le premier livre dans une des assemblées de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres en 1749 , & que cette lecture fit souhaiter de voir l'ouvrage achevé.

(8) Le tombeau de ce Pape est dans la Collégiale d'Ufeste , près de Bazas , où il fut enterré dans une Seigneurie de la maison de Goût.

(9) Quelques historiens ont avancé , que Brunissende , Comtesse de Périgord , étoit la maîtresse de Clément , lorsqu'il étoit Archevêque de Bordeaux , & qu'il continua de la distinguer , durant son Pontificat.

lire

lire des savants, & un trait
de galanterie vous fera lire de
ceux qui ne le sont pas. J'ai
envoyé votre médaille à Bor-
deaux, avec ordre de la remet-
tre à Mr. de Turni, pour la
remettre à Mr. l'Intendant de
Languedoc. Mon cher Abbé,
il y a deux choses difficiles,
d'attraper la médaille, & que
la médaille vous attrape. Adieu,
je vous attends, je vous desire &
vous embrasse de tout mon cœur.



XVI LETTRE.

A U M E M E.

De Paris le 6 Décembre 1745.

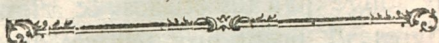
MON cher Abbé, je vous ai dit jusqu'ici des choses vagues, & en voici de précises. Je desiré de donner mon ouvrage le plutôt qu'il se pourra. Je commencerai demain à donner la dernière main au premier volume, c'est-à-dire, aux treize premiers livres, & je compte que vous pourrez les recevoir dans cinq à six semaines. Comme j'ai des raisons très-fortes pour ne point

tâter de la Hollande, & encore moins de l'Angleterre, je vous prie de mē dire si vous comptez toujours de faire le tour de la Suisse, avant le voyage des deux autres Pays. En ce cas, il faut que vous quittiez sur le champ les délices du Languedoc, & j'enverrai le paquet à Lyon, où vous le trouverez à votre passage. Je vous laisse le choix entre Geneve, Soleure & Basle. Pendant que vous feriez le voyage & que l'on commenceroit à travailler sur le premier volume, je travaillerai au second, & j'aurai soin de vous le faire tenir aussi-tôt que vous me le marqueriez; celui-ci sera de dix livres, & le troisieme de sept; ce seront des volumes *in-quarto*. J'attends votre réponse là dessus, & si je puis compter que vous partirez

D ij

sur le champ sans vous arrêter
ni à droite ni à gauche, je sou-
haite ardemment que mon ou-
vrage ait un Parrain tel que vous.
Adieu, mon cher ami, je vous
embrasse.





XVII LETTRE.

A U M E M E.

De Paris, le 24 Décembre 1746.

MA lettre, à laquelle vous venez de répondre, a fait un effet bien différent que je n'attendois; elle vous a fait partir, & moi je comptois qu'elle vous feroit rester, jusqu'à ce que vous eussiez reçu des nouvelles du départ de mon manuscrit; au moins étoit-ce le sens littéral & spirituel de ma lettre. Depuis ce temps, ayant appris le passage du Var, je fis réflexion que vous étiez Piémontois, & qu'il étoit désagréable pour un homme qui

D iij

ne songe qu'à ses études, & à ses livres, & point aux affaires des Princes, de se trouver dans un pays étranger, dans des conjonctures pareilles à celle-ci; de sorte que vous prendriez, peut-être, le parti de retourner dans votre pays, sur-tout s'il est vrai que votre bon ami le Marquis d'Ormea est mort, ou n'a plus de crédit, (1) comme le bruit en court. Je parlai à notre ami Gendron de la situation désagréable dans laquelle cela vous mettoit, & il pense comme moi. Mais nous espérons qu'à la paix

(1) L'un & l'autre étoit vrai; lorsque je passai à Turin, on me dit, que ce Ministre, s'apercevant que son crédit étoit fort baissé, tomba dans une maladie lente, & qu'il mourut au milieu des douleurs & des rugissements.

vous pourrez jouir tranquillement de l'aménité de la France, que vous aimez & où l'on vous aime. Peut-être, mon cher ami, ai-je porté mes scrupules trop loin; sur cela vous êtes prudent & sage.

Du reste, dans la situation présente, je ne crois pas qu'il me convienne d'envoyer mon livre pour le faire imprimer, d'autant moins que je suis incertain du parti que vous prendrez. Si vous croyez devoir rester en France, je ne doute pas que vous ne revoyiez la Garonne, & que vous ne travailliez à une autre dissertation pour remporter encore un prix à l'Académie des Inscriptions. Vous imiterez en cela l'Abbé le Bœuf (2), mais

(2) L'Abbé le Bœuf, Chanoine d'Auxerre, & depuis Membre de

D iiij

vous ne ferez pas si Bœuf que
lui. Adieu , je vous embrasse de
tout mon cœur.

l'Académie des Inscriptions & Belles-
Lettres , remporta deux ou trois prix
à cette Académie ; ses dissertations sont
pleines d'utiles recherches , mais fort
pesamment écrites.





XVIII. LETTRE.

A U M E M E.

De Paris le 30 Février 1747.

VOUS m'avez bien envoyé l'extrait de ma lettre, mais il y a des points qui ne valent rien. Je vous avois mandé que je vous enverrois une partie de mon ouvrage, mais que quand vous l'auriez reçue, vous ne vous amuseriez plus à autre chose; là dessus vous êtes parti pour faire toutes vos courses, au lieu d'attendre mon manuscrit. Mon cher ami, quand il y aura une métempsychose, vous renaîtrez pour faire la profession

D v

de voyageur ; je vous conseille de commencer à vous faire dératé, mais venons au fait.

Dans trois mois d'ici, vous recevrez quinze ou vingt livres, qui n'ont besoin, que d'être relus & recopiés, c'est à-dire, de cinq parties vous en recevrez trois, qui feront le premier volume, & après cela je travaillerai au second, que vous recevrez deux ou trois mois après. S'il ne vous reste plus de courses littéraires ou galantes à faire dans le Languedoc, vous ferez bien d'aller reprendre votre poste de confesseur de Mad. de Montesquieu, ou celui de pénitent de M. l'Evêque d'Agen.

Quoi qu'il en soit, en quelque endroit que vous me marquiez, je vous enverrai à la fin d'Avril le premier volume. Si vous croyez

avoir besoin d'un passeport de la
 Cour, je serai votre pis-aller,
 croyant qu'il vaut mieux, que
 vous employiez pour cela Mr. le
 Nain ou Mr. de Tourni; ce que
 je ne dis point du tout pour me
 dispenser de faire la chose, mais
 parce que les Intendants ont plus
 de crédit, qu'un Ex-Président.
 Je vous embrasse de tout mon
 cœur.



XIX LETTRE.

AU MEME.

'De paris, le 2 Mars 1747.'

J'AI parlé à Mr. de Boze, il m'a renvoyé assez rudement & assez maussadement, & m'a dit qu'il ne se mêloit pas de ces choses-là; qu'il falloit s'adresser à Mr. Freret (1), & à Mr. le Comte de Maurepas; que c'étoit la chimere de ceux qui avoient gagné un prix, de croire qu'on les recevroit d'abord à l'Académie. Je ne fais pas s'il n'auroit pas quelqu'autre en vue. Je

(1) Alors secretaire perpétuel de l'Académie.

parlai le même jour à Mr. Duclos qui me paroît d'assez bonne volonté, mais c'est un des derniers. Or, vous ne pouvez avoir Mr. de Maurepas, que par la Duchesse d'Aiguillon votre muse (2) favorite. Vous savez que je suis brouillé avec M. Freret, vous ferez donc bien d'écrire à Mad. d'Aiguillon; si je le lui propose, il est sûr & très-sûr qu'elle n'en fera rien; mais si vous écrivez, elle m'en parlera, & je lui dirai des choses qui pourront l'engager. Si vous gagnez encore un prix, cela applanira les difficul-

(2) C'est à elle qu'il avoit dédié la traduction des satyres Russes du Prince Cantimir sous le nom de Mad. . . . parce qu'elle étoit fort liée avec le Prince Cantimir, & que c'est à sa requi-
sition, que l'on avoit fait la traduction
Françoise de ses satyres.

tés. Le P. Desmolets m'a dit que vous travaillez ; moi je travaille de mon côté, mais mon travail s'appesantit.

Le Chevalier Caldwell m'a écrit que vous étiez tenté d'aller avec lui en Egypte ; je lui ai mandé que c'étoit pour aller voir vos confreres les Momies. Son aventure (3) de Toulouse est bien risible ; il paroît que dans cette Ville-là on est aussi fanatique en fait de Politique, qu'en fait de Religion.

(3) Le Chevalier Caldwell Irlandois, s'étant arrêté à Toulouse, s'amusoit à aller prendre des petits oiseaux hors de la Ville. Comme on le voyoit sortir tous les matins de bonne heure, & roder autour de la Ville, avec un petit garçon, tenant souvent du papier & un crayon en main, les Capitouls soupçonnerent qu'il pourroit bien s'occuper à en lever le plan, dans un temps

Faites , je vous prie , mes respectueux compliments à Mr. le premier Président (4) Bon. La première chose Physique que j'ai vue

où l'on étoit en guerre avec l'Angleterre. On l'arrêta en conséquence , & comme , en fouillant dans ses poches , on lui trouva un dessein , qui étoit celui de la machine , avec laquelle il apprenoit à prendre les oiseaux , & plusieurs cartes avec un catalogue de mots , qui étoient les noms des oiseaux , qu'on n'entendoit pas , parce qu'ils étoient écrits en Anglois , on ne douta pas que tout cela n'eût rapport à l'entreprise supposée , & on le mit aux arrêts jusqu'à ce qu'il eût fait connoître son innocence , la bêtise du soupçon , & jusqu'à ce que quelqu'un eût répondu de lui. *Nota* , que Toulouse n'est point fortifiée.

(4) Premier Président de la Cour des Aides de Montpellier, Conseiller d'Etat , & de l'Académie des sciences , qui trouva le secret de faire filer les toiles d'araignées , d'en faire des bas & d'en extraire des gouttes égales à celles

en ma vie, c'est un écrit sur les
 araignées fait par lui. Je l'ai
 toujours regardé comme un des
 plus savants personnages de Fran-
 ce; il m'a toujours donné de
 l'émulation, quand j'ai vu qu'il
 joignoit tant de connoissance de
 son métier, avec tant de lumie-
 res sur le métier des autres; re-
 merciez-le bien des bontés qu'il
 me fait l'honneur de me marquer.

J'ai eu aussi l'honneur de con-
 noître M. le Nain (5) à la Ro-
 chelle, où j'étois allé voir Mr.
 le Comte de Matignon. Je vous
 prie de vouloir bien lui rafraî-
 chir la mémoire de mon respect.

d'Angleterre contre l'apoplexie. Il dé-
 couvrir aussi le moyen de rendre utiles
 les marrons d'Inde pour en nourrir les
 pourceaux, & en faire de la poudre.
 Il avoit un cabinet d'Antiquité fort
 curieux.

(5) Intendant du Languedoc.

On dit ici qu'il a chassé les ennemis de Provence par ses bonnes dispositions économiques, & que nous lui devons l'huile de Provence. Votre lettre de change n'est point encore arrivée, mais un avis seulement. Vous voyez bien que vous êtes vif, & que vous avez envoyé Mr. Jude à perte d'haleine, pour une chose qu'il pouvoit faire avec toute sa gravité. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.



XX LETTRE.

A MONSEIGNEUR CERATI.

De Paris , le 31 Mars 1747.

J'AI reçu , Mr. mon illustre ami ,
étant à Paris , la lettre que je
dois à votre amitié. Vous ne me
parlez pas de votre santé , & je
voudrois en avoir pour garant
quelque chose de mieux , que
des preuves négatives. Vous avez
mis dans votre lettre un article ,
que j'ai relu bien des fois , qui
est , que vous desireriez venir
passer deux ans à Paris , & que
vous pourriez delà aller jus-
qu'à Bordeaux ; voilà des idées
bien agréables : & moi je forme

le projet d'aller quelque jour à Pise, pour corriger chez vous mon ouvrage ; car qui pourroit le faire mieux que vous, & où pourrois-je trouver des jugements plus sains ? La guerre m'a tellement incommode, que j'ai été obligé de passer trois ans & demi dans mes terres ; delà je suis venu à Paris, & si la guerre continue, j'irai me remettre dans ma coquille jusqu'à la paix. Il me semble que tous les Princes de l'Europe demandent cette paix ; ils sont donc pacifiques ? non, car il n'y a de Princes pacifiques, que ceux qui font des sacrifices pour avoir la paix, comme il n'y a d'homme généreux, que celui qui cede de ses intérêts, ni d'homme charitable, que celui qui fait donner. Discuter ses intérêts avec une très-grande rigidité, est l'éponge

de toutes les vertus. Vous ne me parlez pas de vos yeux, les miens sont précisément dans la situation où vous les avez laissés. Enfin j'ai découvert qu'une cataracte s'est formée sur le bon œil, & mon *Fabius Maximus* Mr. Gendron me dit qu'elle est de bonne qualité, & qu'on ouvrira le volet de la fenêtré. J'ai remis cette opération au printemps prochain, pour raison de quoi je passerai ici tout l'hiver. Du reste notre excellent homme Mr. Gendron se porte bien. Avez-vous reçu des nouvelles de Mr. Cerati? nous disons nous toujours. Il est aussi gai que vous l'avez vu, & fait d'aussi bons raisonnements. A propos, je trouvai en arrivant, Paris délivré de la présence du fou le plus incommode, & du fléau le plus terrible, que j'aie vu de ma vie. Son voyage

d'Angleterre m'avoit permis quatre ou cinq mois de respirer à Paris , & je ne le vis que la veille de mon départ , pour ne le revoir jamais. Vous entendez bien que c'est du Marquis de Loc-Maria , dont je veux parler , qui ennuie & excède à présent ceux qui sont en Enfer , en Purgatoire , ou en Paradis.

L'ouvrage va paroître en cinq volumes. Il y aura quelque jour un sixieme de supplément ; dès qu'il en fera question, vous en aurez des nouvelles. Je suis accablé de lassitude. Je compte de me reposer le reste de mes jours. Adieu , Mr. je vous prie de me conserver toujours votre souvenir , je vous garde l'amitié la plus tendre. J'ai l'honneur d'être , Monseigneur , avec tout le respect possible.

XXI LETTRE.

A L'ABBÉ COMTE DE GUASCO,
A A I X.*De Paris, le 4 Mai 1747.*

JE vous donne avis, victorieux Abbé, que vous avez remporté un second triomphe (1) à l'Académie. Je n'ai point parlé de votre affaire à Madame d'Aiguillon, parce qu'elle est partie pour Bordeaux, comme un éclair; elle n'est occupée que du *Franc-aleu*, tout doit céder à cela, même ses amis.

(1) Le sujet du prix proposé par l'Académie étoit d'expliquer, en quoi consistoit la nature & l'étendue de l'*Autonomie*, dont jouissoient les Villes soumises à une Puissance étrangere.

Je vous donne aussi avis qu'au commencement du mois prochain l'ouvrage en question sera fini de copier. Je suis quasi d'avis de le mettre *in-12*; ce que je vous enverrai formera cinq volumes distingués dans la copie. Ayez la bonté de me mander où il faut que je vous adresse le paquet. Je compte recevoir votre réponse avant que l'on ait fini, ainsi vous ne devez pas perdre de temps à m'écrire & à me mander où vous ferez tout le mois de Juin. Je suis bien aise que votre santé soit meilleure; votre esquinancie m'a alarmé. Adieu, mon cher ami.



XXII LETTRE.

A U M E M E.

De Paris, le 30 Mai 1747.

ETANT aussi en l'air que vous, mon cher ami, & prêt à partir pour la Lorraine avec Madame de Mirepoix, j'adresse ma lettre à Mr. le Nain. Je ne me suis pas bien expliqué sans doute dans ma lettre. Je lui ai dit, qu'il y avoit toutes les apparences que vous seriez de l'Académie, & non pas que vous en étiez. Je ne doute pas que l'on ne vous en accorde la place, en vous présentant à Paris, après cette seconde victoire. Je crois vous avoir déjà mandé que
j'avois

j'avois remis votre seconde Médaille à Mr. Dalnet de Bordeaux. Comme Mr. Dalnet a deux ou trois millions de biens, j'ai cru ne pouvoir pas choisir mieux pour confier votre trésor. Votre lettre m'ayant totalement désorienté, vous voyant des entreprises pour un siecle, & ne sachant d'ailleurs où vous prendre, parmi dix ou douze Villes que vous me citiez, voyant de plus que dans les lieux où j'étois obligé de m'adresser pour l'impression à cause de la guerre, vous ne trouveriez pas vos convenances, je me suis servi d'une occasion (1) que j'ai trouvée

(1) Ce fut Mr. Sarasin, Résident de Geneve, qui s'en retournoit dans son Pays, dont l'auteur profita pour envoyer le manuscrit de l'Esprit des Loix au Sr. Barillot, Imprimeur de cette Ville. Mr. le Professeur Vernet fut chargé de présider à l'édition, dans laquelle il se crut

E

sous ma main , & j'ai cru que cela vous convenoit plus , que de déranger la suite de vos voyages.

Je souhaite plutôt que vous preniez la route de Bordeaux. Si vous y êtes l'automne prochaine ou le printemps prochain , je vous y verrai avec un grand plaisir , & j'entends que vous preniez une chambre dans mon hôtel ; mais je ne traiterai pas si familièrement un homme qui a remporté deux triomphes à l'Académie. Adieu , mon cher Abbé , je vous embrasse mille fois.

permis de changer quelques mots , qu'il ne croyoit pas François , parce qu'ils n'étoient pas en François de Geneve , ce dont l'Auteur fut fort piqué , & il les fit corriger dans l'édition de Paris.

XXIII LETTRE.

AU MEME.

De Paris, le 17 Juillet 1747.

J'AI eu l'honneur de vous mander, mon cher Abbé, que votre lettre ne me disant rien que de très-vrai, & ne me parlant que des difficultés que vous trouveriez dans cette affaire, & d'un nombre infini de voyages commencés, projetés, ou à achever, j'ai pris le parti d'une occasion très-favorable qui s'est offerte, & qui vous délivre d'une grande peine.

Je vous dirai que j'ai jugé à propos de retrancher, quant à

E ij

présent, le chapitre sur le Stadhouderat; dans les circonstances présentes il auroit peut-être été mal reçu en France (1), & je veux éviter toute occasion de chicane; cela n'empêchera pas que je ne vous donne dans la suite, ce chapitre, pour la traduction Italienne que vous avez entreprise. Dès que mon livre sera imprimé, j'aurai soin que vous en ayiez un des premiers exemplaires, & vous traduirez plus commodément sur l'imprimé, que sur le manuscrit.

(1) Il fait voir dans ce chapitre la nécessité d'un Stadhouder, comme partie intégrale de la constitution de la République. L'Angleterre venoit de faire nommer le Prince d'Orange, ce qui ne plaisoit point à la France actuellement en guerre, parce qu'elle profitoit de la foiblesse du Gouvernement acéphale des Hollandois, pour pousser ses conquêtes en Flandre.

J'ai été comblé de bontés & d'honneurs à la Cour de Lorraine, & j'ai passé des moments délicieux avec le Roi Stanislas. Il y a grande apparence que je serai à Bordeaux avant la fin d'Août. En attendant mon retour, vous devriez bien aller trouver Mad. de Montesquieu à Clérac. Je ne manquerai pas de vous envoyer les deux exemplaires de la nouvelle édition de mes Romans, que je vous ai promis pour S. A. S. & pour Mr. le Nain. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.



*XXIV LETTRE.**A U M E M E.**De Paris, ce 19 Octobre 1747.*

JE vous demande pardon de vous avoir donné de fausses espérances de mon retour ; des affaires que j'ai ici, m'ont empêché de partir comme je l'avois projeté. Je suis aussi en l'air que vous, je serai pourtant au commencement de Mars à Bordeaux. Faites, en attendant, bien ma cour à la charmante Comtesse de Pontac, chez qui je crois que vous êtes à présent, & d'où j'espère que vous descendrez à Bordeaux, où nous disputerons Poli-

rique & Théologie. J'enverrai le livre à Mr. le Nain; je puis bien envoyer un Roman (1) à un Conseiller d'Etat; à vous il faut les pensées de Mr. Pascal; quoique dix-huit ou vingt Dames, que le Prince de Wirtemberg m'a dit que vous avez sur votre compte en Languedoc & en Provence, vous auront sans doute beaucoup changé, & rendu plus croyant (2), touchant les aventures galantes.

(1) Le Temple de Gnide, qu'il lui avoit fait demander.

(2) Ceci a rapport à la difficulté que celui-ci montrait toujours à croire, lorsqu'on débitoit quelque aventure galante, soutenant qu'on étoit fort injuste à l'égard des femmes. Quelqu'un, qui a beaucoup vécu avec ces deux amis, m'a dit que Mr. du Montesquieu le plaisantoit souvent là dessus, lui donnant par cette raison le titre de protecteur du beau sexe. Disputant un jour ensemble avec quelque chaleur,

E iiij

Vous ferez comme cet Hermite
 que le diable damna, en lui mon-
 trant un petit foulier, car je vous
 ai toujours vu enclin aux belles
 passions, & je suis persuadé que
 dans votre dévotion vous enra-
 giez de bon cœur; mais il faudra
 vous divertir à Bordeaux, & je
 chargerai ma belle-fille d'avoir
 soin de vous. Je vis l'autre jour
 Mr. de Boze, avec qui je parlai
 beaucoup de vous. Quand vous
 ferez ici, vous entrerez à l'Aca-
 démie par la porte cochère, mais
 je vous conseille d'écrire encore
 sur le sujet du prix proposé pour
 l'année prochaine. Comme ce

au sujet d'un conte de galanterie, qui
 courroit, & que le dernier s'effor-
 çoit d'excuser; un de leurs amis com-
 muns entra, & Mr. de Montesquieu,
 se tournant subitement à lui; = Prési-
 dent, lui dit-il, voilà un Abbé qui
 croit qu'on ne f... point. =

sujet tient à celui que vous avez traité (3), & que vous tenez le fil des Regnes précédents, vous trouverez moins de difficultés dans vos nouvelles recherches. Si les Mémoires sur lesquels je travaillai l'histoire de Louis XI n'avoient point été brûlés (4); j'aurois pu vous fournir quelque chose sur ce sujet.

(3) Le sujet proposé étoit l'état des lettres en France, sous le Regne de Louis XI. Le conseil de Mr. de Montesquieu ayant été suivi, son correspondant remporta un troisieme prix à l'Académie. Nous ne connoissons pas cette dissertation, qui n'est point imprimée dans l'édition faite à Tournai des dissertations de cet Auteur.

(4) A mesure qu'il composoit, il jetoit au feu les Mémoires dont il avoit fait usage; mais son Secrétaire fit un sacrifice plus cruel aux flammes. Ayant mal compris ce que Mr. de Montesquieu lui dit, de jeter au feu le brouil-

E v

Si vous remportez ce troisieme prix, vous n'aurez besoin de personne, & votre réception n'en fera que plus glorieuse. Vous aurez tant de loisir que vous voudrez à Clérac & à la

lon de son histoire de Louis XI, dont il venoit de terminer la lecture de la copie tirée au net, il jeta celle-ci au feu, & l'Auteur ayant trouvé, en se levant, le brouillon sur sa table, crut que le secretaire avoit oublié de le brûler, & le jeta aussi au feu, ce qui nous a privé de l'histoire d'un Regne des plus intéressants de la Monarchie Françoisse, écrite par la plume la plus capable de le faire connoître. Le malheur n'est point arrivé dans sa dernière maladie, comme l'a avancé Mr. Fre-ron dans ses feuilles périodiques, mais en l'année 1739 ou 1740, puisque Mr. de Montesquieu conta l'accident qui lui étoit arrivé à un de ses amis, à l'occasion de l'impression de l'histoire de Louis XI par Mr. Duclos, qui parut quelque temps après l'an 1740.

Brede, où les voyages (5) & les Dames ne vous distrairont plus; vous êtes en haleine dans cette carrière, & y trouverez plus de facilité qu'un autre. Adieu, je vous embrasse mille fois.

(5) Etant parti de Bordeaux, il profita de l'absence de Mr. de Montesquieu, pour parcourir en détail les Provinces Méridionales de France, d'une mer à l'autre, & jusqu'au centre des Pyrénées, pour y connoître les Savants, les Académies, les Bibliothèques, les Antiquités, les Ports de mer, les productions propres à chaque Province, & l'état du commerce & des fabriques, ce dont il a conservé des Mémoires très-intéressants.



XXV LETTRE.

A U M E M E.

De Paris , le 28 Mars 1748.

TOUT ce que je puis vous dire, c'est que je pars au premier jour pour Bordeaux , & que là j'espère avoir le plaisir de vous voir. Je fais que je vous dois des remerciements pour les deux petits chiens de Bengale, de la race de l'Infant Dom Philippe, que vous me menez ; mais comme les remerciements doivent être proportionnés à la beauté des chiens, j'attends de les avoir vus , pour former les expressions de mon compliment. Ce ne seront point

deux aveugles, comme vous & moi, qui les formeront, mais mon Chasseur, qui est très-habile, comme vous savez.

J'ai envoyé mon Roman à M. le Nain, & je trouve fort extraordinaire que ce soit un Théologien qui soit le propagateur d'un ouvrage si frivole. Je vais aussi envoyer un exemplaire de la nouvelle édition de la décadence des Romains, au Prince Edouard, qui, en m'envoyant son Manifeste, me dit qu'il falloit de la correspondance entre les Auteurs, & me demandoit mes ouvrages.

Je fais bien ici vos affaires, car j'ai parlé de vous à Mad. la Comtesse de Senectere, qui se dit fort de vos amies. Je n'ai pas daigné parler pour vous à la mere, car ce n'est pas des meres dont vous vous souciez. Bien des

compliments à Mad. la Comtesse de Pontac. Quoi que vous puissiez dire de sa fille, je tiens pour la mere, je ne suis pas comme vous.

Dites à l'Abbé Vénuti, que j'ai parlé à l'Abbé de Saint-Cir, & qu'il fera une nouvelle tentative auprès de M. l'Evêque de Mirepoix. Je n'ai jamais vu un homme qui fasse tant de cas de ceux qui administrent la Religion, & si peu de ceux qui la prouvent (1).

M. Lomellini m'a conté comme, pendant votre séjour en Languedoc, vous étiez devenu citoyen de S. Marin (2), & un des plus

(1) Ceci a rapport à la traduction Italienne du poëme de la Religion, dont nous avons parlé dans une note précédente.

(2) Plaifanterie fondée sur ce que ce

illustres Sénateurs de cette République ; je m'en suis beaucoup diverti. Ce n'est pas cette qualité, fans doute, qui donnoit envie au Maréchal de Belle-île de vous avoir sur les bords du Var, c'est qu'il vous favoit bien d'un autre Pays ; & je crois que vous avez bien fait de ne point accepter son invitation. Dieu fait comment on auroit interprété ce voyage dans votre Pays.

voyageur étant arrivé en Languedoc, précisément dans le temps que les Autrichiens & les Piémontois avoient passé le Var, à la question que quelqu'un lui fit de quelle partie d'Italie il étoit, répondit en plaisantant, = de la République de Saint-Marin, qui n'a rien à démêler avec les Puissances belligérantes =. Cette réponse avoit été prise au sérieux par quelques personnes, conjecturant bonnement qu'il étoit venu sans doute en France, pour négocier en faveur des intérêts de sa République.

Je souhaite ardemment de vous trouver de retour à Bordeaux quand j'y arriverai, d'autant plus que je veux que vous me disiez votre avis sur quelque chose qui me regarde personnellement. Mon fils ne veut point de la charge de Président à Mortier, que je comptois lui donner. Il ne me reste donc que de la vendre, ou de la reprendre moi-même. C'est sur cette alternative que nous conférerons, avant que je me décide; vous me direz ce que vous pensez, après que je vous aurai expliqué le pour & le contre des deux partis à prendre; tâchez donc de ne vous pas faire attendre long-temps. Adieu.





XXVI. LETTRE.

A MONSIEUR CERATI,

De Paris, le 28 Mars 1748.

J'AI reçu, Monseigneur, non seulement avec du plaisir, mais avec de la joie votre lettre, par la voie de M. le Prince de Craon. Comme vous ne me parlez point du tout de votre santé & que vous écrivez, cela me fait penser qu'elle est bonne, & c'est un grand bien pour moi. M. Gendron (1) n'est pas mort, & je

(3) Ancien Médecin de M. le Régent, & le meilleur Oculiste qu'il y eût en France. Il s'étoit retiré à Auteuil, dans la maison de M. Despreaux son ami,

compte que vous le reverrez encore à Paris, se promenant dans son jardin avec sa petite canne, très-moderne admirateur des Jésuites & des Médecins. Pour parler sérieusement, c'est un grand

qu'il avoit achetée après sa mort. C'est par allusion à ces deux hôtes, que M. de Montesquieu, se promenant un jour avec M. Gendron, fit ces deux vers, qu'il faudroit mettre, dit-il en badinant, sur la porte :

Apollon dans ces lieux prêt à nous secourir,
Quitte l'art de rimer pour celui de guérir.

M. de Voltaire avoit fait quatre vers sur le même sujet. Ce Médecin n'exerçoit plus sa profession que pour quelques amis; il n'aimoit pas de parler de médecine, & il avoit une très-médiocre idée des Médecins en général. Il vivoit d'une honnête rente viagère qu'il s'étoit faite; faisant beaucoup d'aumônes aux pauvres, aux malades indigents, qu'il voyoit tous les jours, & aux persécutés pour cause de Jansénisme.

bonheur que cet excellent homme vive encore , & nous aurions perdu beaucoup vous & moi. Il commence toujours avec moi ses conversations par ces mots : = Avez-vous des nouvelles de M. Cerati ? = L'Abbé de Guaſco eſt de retour de ſon voyage de Languedoc ou de Provence : vous l'avez vu un homme de bien , il ſ'eſt perdu , comme David & Salomon. Le Prince de Virtemberg m'a dit qu'il avoit vingt & une femmes ſur ſon compte ; il dit qu'il aime mieux qu'on lui en donne vingt & une qu'une , & il pourroit bien avoir raifon. Au milieu de la galanterie vagabonde , il ne laiſſe pas de remporter des prix à l'Académie de Paris ; il a gagné le prix de l'année paſſée & il vient de gagner celui de cette année.

Je dois quitter Paris dans une quinzaine de jours & passer quatre ou cinq mois dans ma Province, & je menerai l'Abbé de Guaſco à la Brede (2) faire pénitence de ſes dérèglements. Madame (3) Geofrin a toujours très-bonne

(4) Il étoit allé à Bordeaux pour y paſſer un hiver, & la compagnie de M. de Montesquieu l'y retint trois ans, l'un & l'autre s'occupant beaucoup à l'étude & s'amuſant à l'agriculture.

(5) Femme de M. Geofrin, entrepreneur des glaces, qui par le caractère de ſon eſprit & par l'état de ſa fortune, eſt parvenue à attirer chez elle une ſociété de beaux eſprits, de gens de lettres & d'artiſtes, auxquels elle donne à dîner deux fois par ſemaine, ſe rendant par-là une manière de Dictateur de l'eſprit, des talents, du mérite & de la bonne compagnie. Sa maiſon eſt auſſi le rendez-vous de pluſieurs Seigneurs & Dames, qui s'arrangent pour aller ſouper chez elle. La ſociété que l'on trouve dans cette maiſon, fait que les étran-

compagnie chez elle , & elle voudroit bien fort que vous augmentassiez le cercle, & moi aussi. Vous me feriez un grand plaisir si vous vouliez faire un peu ma cour à M. le Prince de Craon, & lui dire combien je serois content de la fortune, si elle m'avoit par hazard, dans quel-

gers cherchent à y être introduits. La maîtresse du logis ne néglige pas d'attirer ceux qui peuvent lui donner du relief. Elle est très-officieuse pour ceux qui lui conviennent, & sans miséricorde pour ceux qui ne lui plaisent pas. Elle dit qu'elle tient toujours sur sa table une aune pour mesurer ceux qui se présentent chez elle pour la première fois, & c'est par cette aune qu'elle juge, dit-elle, à l'œil s'ils peuvent devenir des meubles qui conviennent à sa maison. On prétend néanmoins que cette aune est quelquefois fautive. Tout cela lui a mérité de jouer un rôle dans la Comédie des Philosophes, dont on dit qu'elle n'a pas été fort flattée.

que moment de ma vie, approché de lui. En attendant je fais ma cour à un homme qui le représentera bien, c'est M. le Prince de Beauveau; soyez sûr qu'il y a en lui plus d'étoffe qu'il n'en faut pour faire un grand homme. Je me pique de savoir deviner les gens qui iront à la gloire, & je ne me suis pas beaucoup trompé.

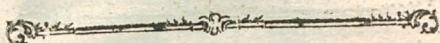
A l'égard de mon ouvrage, je vous dirai mon secret. On l'imprime dans les Pays étrangers; je continue à vous dire ceci dans un grand secret. Il aura deux volumes *in-quarto*, dont il y en a un d'imprimé, mais on ne le débitera, que lorsque l'autre sera fait; si-tôt qu'on le débitera, vous en aurez un que je mettrai entre vos mains, comme l'hommage que je vous fais de mes

terres. J'ai pensé me tuer depuis trois mois , afin d'achever un morceau que je veux y mettre, qui fera un livre de l'origine & des révolutions de nos loix civiles de France. Cela formera trois heures de lecture, mais je vous assure que cela m'a coûté tant de travail, que mes cheveux en sont blanchis. Il faudroit, pour que mon ouvrage fût complet, que je pusse achever deux livres sur les Loix Féodales. Je crois avoir fait des découvertes sur une matiere la plus obscure que nous ayions, qui est pourtant une magnifique matiere. Si je puis être en repos à ma campagne pendant trois mois, je compte que je donnerai la dernière main à ces deux livres, sinon mon ouvrage s'en passera. La faveur que votre ami M. Hein

me fait de venir passer les matinales chez moi, fait un grand tort à mon ouvrage, tant par la corruption de son François, que par la longueur de ses détails; il vient me demander de vos nouvelles; il se plaint beaucoup d'une ancienne dysurie que M. le Dran a beaucoup de peine à vaincre, & il ne me paroît guere plus content du Stadhouder. Je vous prie de me conserver toujours un peu de part dans votre amitié, & de ne pas oublier celui qui vous aime & vous respecte.



XXVII.



XXVII LETTRE.

AU PRINCE CHARLES
EDOUARD (1).

MONSEIGNEUR , j'ai d'abord
craint qu'on ne trouvât de la
vanité dans la liberté que j'ai
prise de vous faire part de mon
ouvrage; mais à qui présenter les
Héros Romains , qu'à celui qui
les fait revivre (2). J'ai l'honneur
d'être avec un respect infini.

(1) Cette lettre s'est trouvée en Italie ,
entre les mains d'un des correspondants
de M. de Montesquieu.

(2) Par les avantages que ce Prince
avoit remportés contre l'armée Angloise
dans son expédition d'Ecosse.

F



XXVIII LETTRE.

AU GRAND PRIEUR SOLAR,

AMBASSADEUR DE MALTE, A ROME.

Le 7 Mars en 1749.

MONSIEUR mon illustre
Commandeur, votre lettre a
mis la paix dans mon ame, qui
étoit barbouillée d'une infinité
de petites affaires, que j'ai ici. Si
j'étois à Rome avec vous, je n'au-
rois que des plaisirs & des dou-
ceurs, & je mettrois même au
nombre des douceurs, toutes
les persécutions que vous me
feriez. Je vous assure bien que
si le destin me fait entreprendre

de nouveaux voyages, j'irai à Rome, je vous fommerai de votre parole, & je vous demanderai une petite chambre chez vous. Rome *antica e moderna* m'a toujours enchanté. Eh! quel plaisir que celui de trouver ses amis dans Rome! Je vous dirai que le Marquis de Breil s'est souvenu de moi, il s'est trouvé à Nice avec Mr. de Serrilly, ils m'ont écrit tous deux une lettre charmante. Jugez quel plaisir j'ai eu de recevoir des marques d'amitié d'un homme, que vous savez que j'adore. Je lui mande que, si j'habitois le Rhône comme la Garonne, j'aurois été le voir à Nice. Je ne suis pas surpris de voir que vous aimiez Rome, & si j'avois des yeux, j'aimerois autant habiter Rome, que

Paris. Mais comme Rome est toute extérieure, on sent continuellement des privations, lorsqu'on n'a pas des yeux. Le départ de Mr. de Mirepoix, & de Mr. le Duc de Richemont est retardé. On a dit à Paris, que cela venoit de ce que le Roi d'Angleterre ne vouloit pas envoyer un homme titré, si on ne lui en envoyoit un; ce n'est pas cela; la haute naissance de Mr. de Mirepoix le dispense du titre (1), & le feu Empereur Charles VI qui avoit pour Ambassadeur Mr. le Prince de Lichtenstein, n'eut point cette délicatesse sur Mr. de Mirepoix. La vraie raison est, que le Duc de Richemont n'est pas content de l'argent

(1) Il étoit alors Comte, & fut fait Duc & Pair après son Ambassade d'Angleterre.

qu'on veut lui donner pour son Ambassade, de plus, la Duchesse de richemont est malade, & le Duc qui l'adore, ne voudroit pas la quitter, & passer la mer sans elle. Nos Négociants disent ici que les Négociations entre l'Espagne & l'Angleterre vont fort mal; on n'est pas même convenu du point principal qui occasionna la guerre, je veux dire la maniere de commercer en Amérique, & les 90000 liv. sterling pour le dédommagement des prises faites. De plus, on dit qu'en Espagne on fait aux Vaisseaux Anglois nouvellement arrivés, difficultés sur difficultés. Remarquez que je vous dis de belles nouvelles pour un homme de Province, & que vous aurez beaucoup de peine à me payer cela en préconisa-

F iij

tions, & en congrégations. Le commerce de Bordeaux se rétablit un peu, & les Anglois ont eu même l'ambition de boire de mon vin cette année; mais nous ne pouvons nous bien rétablir qu'avec les Isles de l'Amérique, avec lesquelles nous faisons notre principal commerce. Je suis bien aise que vous soyez content de l'Esprit des Loix. Les éloges que la plupart des gens pourroient me donner là dessus, flatteroient ma vanité, les vôtres augmenteroient mon orgueil, parce qu'ils sont donnés par un homme, dont les jugements sont toujours justes (2), &

(2) J'ai appris à Turin que lorsque celui-ci eut lu la première fois l'Esprit des Loix, il dit = Voilà un livre qui opérera une révolution dans les esprits en France = C'est une des preuves que ses jugements étoient justes.

jamais téméraires. Il est vrai que le sujet est beau & grand ; je dois bien craindre qu'il n'ait été beaucoup plus grand que moi ; je puis dire que j'y ai travaillé toute ma vie. Au sortir du college on me mit dans les mains des livres de Droit, j'en cherchai l'esprit, j'ai travaillé, je ne faisois rien qui vaille. Il y a vingt ans que je découvris mes principes, ils sont très-simples ; un autre qui auroit autant travaillé que moi, auroit fait mieux que moi ; mais j'avoue que cet ouvrage a pensé me tuer, je vais me reposer, je ne travaillerai plus. Je vous trouve fort heureux d'avoir à Rome Mr. le Duc de Nivernois ; il avoit autrefois de la bonté pour moi, il n'étoit pour lors qu'aimable : ce qui doit me piquer,

F iv

c'est que j'ai perdu auprès de lui, à mesure qu'il est devenu plus raisonnable. Mr. le Duc de Nivernois a auprès de lui un homme qui a beaucoup de mérite & de talent, c'est Mr. de la Bruiere. (3) Je lui dois un remerciement. Si vous le voyez chez Mr. le Duc de Nivernois, je vous prie de vouloir bien le lui faire pour moi.

Vous voyez bien qu'il n'est point question de V. E. & que vous n'aurez point à me dire
= Que diable avec V. E. =
J'ai l'honneur de vous embrasser
mille fois.

(3) Auteur de la vie de Charlemagne. Il mourut en 1755, de la petite vérole à Rome, où il étoit resté chargé des affaires de France, & fut extrêmement regretté de tout le monde.

XXIX LETTRE.

A L'ABBE' C. DE GUASCO,
A PARIS.

De Bordeaux, le 2 Juillet 1749.

POUR vous prouver , illustre Abbé , combien vous avez eu tort de me quitter , & combien peu je puis être sans vous , je vous donne avis que je pars pour vous aller joindre à Paris ; car depuis que vous êtes parti , il me semble que je n'ai plus rien à faire ici. Vous êtes un imbécille de n'avoir point été voir l'Archevêque (1) , puisque vous

⁽¹⁾ M. de Rastignac , un des plus illustres Prélats de France de son temps.

vous êtes arrêté quelques jours à Tours. C'étoit, peut-être, la seule personne que vous aviez à voir, & il vous auroit très-bien reçu. Vous auriez aussi dû faire un demi tour à gauche à Verret, Monsieur & Madame d'Aiguillon vous en auroient loué. Cela valoit bien mieux, que votre Abbaye de Marmontier, où vous n'aurez vu que des choses Gothiques, & de vieilles paperasses, qui vous gâtent les yeux. Votre Irlandois de Nantes m'a beaucoup diverti. Un banquier a raison de se figurer qu'un homme qui s'adresse à lui pour chercher des Académies, parle de celles de jeu & non d'Académies littéraires, où il n'y a rien à gagner pour lui. Le Curé voit en songe le clocher, & sa servante y voit la

culotte. Je savois bien que vous aviez fait vos preuves de coureur, mais je n'aurois pas cru que vous pussiez faire celles de courier. M. Stuart dit que vous l'avez mis sur les dents. Quand vous vous embarquerez une autre fois, embarquez votre chaise avec vous; car on ne remonte pas les rivières comme on les descend. J'espère que vous ne vous presserez pas de partir pour l'Angleterre; il seroit bien mal à vous de ne pas attendre quelqu'un qui fait cent cinquante lieues pour vous aller trouver. Je compte d'être à Paris vers le dix-sept; vous avez le temps, comme vous voyez, de vous transporter dans la rue des Rozières; car il ne faut pas que vous vous éloigniez trop de moi. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

F vj

XXX LETTRE.

BILLET AU MEME.

De Paris , à son Logis , en 1749.

MONSIEUR d'Estoutevilles (1),
mon cher Abbé , me persécute
pour que je vous engage de lui
accorder une heure fixe tous les
soirs , pour achever la lecture &
la correction de sa traduction de

(1) Le Comte Colbert d'Estoutevilles,
petit-fils du grand Colbert , homme
d'esprit , mais tourné à la singularité ,
conçut le projet de traduire le *Dante* ,
en François ; il avoit depuis long-temps
exécuté ce projet , par une traduction
en prose , sur laquelle il se réservoir de
consulter quelque Italien ; cette traduc-
tion n'a pas été imprimée.

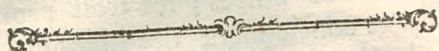
Dante. Il promet s'en rapporter à vous, pour tous les changements (2) que vous jugerez à propos qu'il fasse, & il ne vous demande grace que pour sa préface (3); vous savez qu'il a son style particulier, auquel il ne renonce pas, même quand il parle

(1) Ce traducteur avoit inséré beaucoup de pensées & de choses tirées des commentaires de ce Poëte, dans le texte qu'il traduisoit, & il n'étoit pas toujours docile dans les corrections à faire, ce qui avoit fait abandonner cette lecture.
 (2) Elle est fort singulière & fort courte; il dit que dans son enfance, sa Mie lui a souvent parlé de Paradis, d'Enfer & de Purgatoire, sans lui en donner aucune idée; qu'avancé en âge ses Précepteurs lui ont souvent répété les mêmes choses, sans l'éclaircir davantage; que dans l'âge mûr il a consulté différents Théologiens, & qu'ils l'ont laissé dans la même obscurité; mais qu'ayant fait un voyage en Italie, il a trouvé que le premier Poëte de cette nation, étoit le seul

aux Ministres (4). Marquez-moi ce que je dois lui répondre ; il viendra chez vous tous les soirs , jusqu'à ce que la lecture soit terminée. Bon soir.

quil'eût satisfait sur la nature de ces trois demeures de l'autre Monde , ce qui l'avoit déterminé de le traduire en François pour être utile à ses concitoyens.

(4) Il demandoit un jour quelque chose à Mr. de Chauvelin , alors Garde des Sceaux , touchant le procès qu'il avoit pour le Duché d'Estoutevilles , qu'on lui contestoit ; ce Ministre s'étoit servi de ces termes , en lui parlant :
 = Monsieur , je dois vous dire , que ni le Roi , ni Mr. le Cardinal , ni moi , n'y consentirons jamais = . A quoi Mr. d'Estoutevilles repliqua sur le champ :
 = Ma foi , Mr. voilà deux beaux pendants que vous donnez au Roi , Mr. le Cardinal & vous. Je suis fils & petit-fils de Ministres ; mais si mon Pere , ou mon grand-Pere eussent tenu un pareil propos , on les eût mis aux petites maisons = ; & il se retira.



XXXI LETTRE.

A MONSEIGNEUR CERATI.

De Paris, le 12 Novembre 1749.

J'AI trouvé en passant à la campagne, Mrs. de S. Palais, qui m'ont parlé de Monseig. Cerati; je les ai perpétuellement interrogés sur Monseig. Cerati. Quelque chose me déplaisoit, c'étoit de n'être point à Rome avec le grand homme dont ils me parloient. Ils m'ont dit que vous vous portiez bien; j'en rends grâces à l'air de Rome, & je m'en félicite avec tous vos amis. Mr. de Buffon vient de publier trois volumes, qui seront suivis.

de douze autres ; les trois premiers contiennent des idées générales, les douze autres contiendront une description des curiosités du Jardin du Roi. Mr. de Buffon a, parmi les Savants de ce pays-ci, un très-grand nombre d'ennemis, & la voix prépondérante des Savants emportera, à ce que je crois, la balance pour bien du temps ; pour moi, qui y trouve de belles choses, j'attendrai avec tranquillité & modestie la décision des Savants étrangers. Je n'ai pourtant vu personne à qui je n'aie entendu dire qu'il y avoit beaucoup d'utilité à le lire. Mr. de Maupertuis, qui a cru toute sa vie, & qui peut-être a prouvé qu'il n'étoit point heureux, vient de publier un petit écrit sur le bonheur. C'est l'ouvrage d'un homme

d'esprit, & on y trouve du raisonnement & des graces. Quant à mon livre de l'Esprit des Loix, j'entends quelques frêlons qui bourdonnent autour de moi; mais si les abeilles y cueillent un peu de miel, cela me suffit. Ce que vous m'en dites me fait un plaisir infini. Il est bien agréable d'être approuvé des personnes que l'on aime. Agréez, je vous prie, Monseig. mes sentiments les plus respectueux.





XXXII LETTRE.

A L'ABBE' VENUTI.

De Paris, ce 17 Janvier 1730.

J E dois vous remercier, mon cher Abbé, du beau livre dont Mr. le Marquis de Vénuti (1) m'a fait présent. Je ne l'ai pas encore lu, parce qu'il est chez mon Relieur, mais je ne doute pas qu'il ne soit digne du nom qu'il porte. Je vous souhaite une très-bonne année, & si vous n'êtes pas à Bordeaux quand j'y reviendrai, je serai bien fâché,

(1) C'étoit le premier ouvrage qui ait été fait sur les découvertes d'*Her-
culanum*.

& je croirai que l'Académie (2) aura perdu son esprit & son savoir. Faites bien mes compliments très-humbles à la Comtesse ; je lui demande la permission de l'embrasser & je vous embrasse aussi vous, qui n'êtes pas si aimable.

(2) C'étoit des Académiciens de Bordeaux celui qui fournissoit plus fréquemment des Mémoires.





XXXIII LETTRE

A L'ABBE' COMTE DE GUASCO,
A LONDRES.

De Paris, le 12 Mars 1750.

J'AVOIS déjà appris par Milord Albermal, mon cher Comte, que vous ne vous étiez point noyé en traversant de Calais à Douvres, & la bonne réception qu'on vous a faite à Londres. Vous serez toujours plus content de vos liaisons avec le Duc de Richemont, Milord Cesterfield & Milord Grand-Ville. Je suis sûr que de leur côté, ils chercheront de vous avoir, le plus qu'ils pourront. Parlez leur beaucoup de moi ; mais je n'exige point que vous *softiez* si sou-

vent, quand vous dînez chez le Duc de Richemont. Dites à Milord Cesterfield que rien ne me flatte tant que son approbation; mais, que puisqu'il me lit pour la troisième fois, il ne sera que plus en état de me dire ce qu'il y a à corriger & à rectifier dans mon ouvrage; rien ne m'instruira mieux que ses observations & sa critique.

Vous devez être bien glorieux d'avoir été lu par le Roi, & qu'il ait approuvé ce que vous avez dit sur l'Angleterre! Moi je ne suis pas sûr de si hauts suffrages, & les Rois seront peut-être les derniers qui me liront; peut-être même ne me liront-ils point du tout. Je sais cependant qu'il en est un dans le Monde, qui m'a lu, & Mr. de Maupertuis m'a mandé qu'il avoit trouvé des

choses, où il n'étoit pas de mon avis. Je lui ai répondu que je parierois bien que je mettrois le doigt sur ces choses. Je vous dirai aussi que le Duc de Savoie a commencé une seconde lecture de mon livre. Je suis très-flatté de tout ce que vous me dites de l'approbation des Anglois, & je me flatte que le traducteur de l'Esprit des Loix me rendra aussi bien, que le traducteur des Lettres Persannes. Vous avez bien fait, malgré le conseil de Mlle Pit, de rendre les lettres de recommandation de Milord Bath. Vous n'avez que faire d'entrer dans les querelles du parti; on fait bien qu'un étranger n'en prend aucun & voit tout le Monde. Je ne suis point surpris des amitiés que vous recevez de ceux que vous avez connus à Paris, & suis sûr que plus

vous resterez à Londres, plus
 vous en recevrez ; mais j'espère
 que les amitiés des Anglois ne
 vous feront point négliger vos
 amis de France, à la tête desquels
 vous savez que je suis. Pour vous
 faire bien recevoir à votre retour,
 j'aurai soin de faire voir l'article
 de votre lettre, où vous dites,
 qu'en Angleterre les hommes sont
 plus hommes, & les femmes
 moins femmes qu'ailleurs. Puis-
 que le Prince de Galles me fait
 l'honneur de se souvenir de moi,
 si l'occasion se présente, je vous
 prie de me mettre à ses pieds. Je
 vous embrasse.



XXXIV LETTRE.

A L'ABBE' VENUTI,
A BORDEAUX.

De Paris, ce 18 Mai 1750.

JE suis bien fâché, mon cher Abbé, que vous partiez pour l'Italie (1), & encore plus que vous ne soyez pas content de nous. Je vois pourtant, sur ce qui m'est revenu, qu'on n'a pas pensé à manquer à la considéra-

(1) Mr. l'Abbé Vénuti, après s'être retiré de l'Abbaye de Clérac, avoit fixé son séjour à Bordeaux, attaché à l'Académie des Sciences & Belles Lettres de cette Ville; mais l'Empereur l'ayant nommé Prévôt de Livourne, il fut obligé d'en partir, & son départ fut regardé comme une grande perte pour l'Académie.

qui vous est due si légitimement. Je souhaite bien que vous ayiez satisfaction dans votre voyage d'Italie, & je souhaiterois bien qu'après ce temps de pèlerinage, vous passassiez dans une plus heureuse transmigration, & telle que votre mérite personnel le demande. Si vous pouvez retirer votre dissertation de chez le Président Barbot, qui la garde comme des livres Sibyllins, j'en ferai usage ici à votre profit; mais votre lettre ne le fait pas espérer. Faites, je vous prie, mes compliments à notre Comtesse & à Mad. Duplessis (2). Si vous faites votre

mie. Pendant son séjour à Livourne, il a continué d'enrichir la République des Lettres de différentes bonnes dissertations; le mauvais état de sa santé vient de l'obliger de renoncer à sa place, pour se retirer à Cortone dans sa famille.

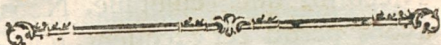
(2) Dame de Bordeaux, qui aimoit

G

voyage entièrement par terre,
vous verrez à Turin le Comman-
deur de Solar, qui y viendra
de Rome. Adieu, mon cher Ab-
bé, conservez moi de l'amitié,
& croyez qu'en quelque lieu du
monde que je sois, vous aurez
un ami fidele.

les Lettres, & sur-tout l'Histoire na-
turelle, dont elle rassembloit une col-
lection.





XXXV LETTRE.

A MONSIEUR CERATI.

De Paris, ce 23 Octobre 1750.

JE vous supplie, Monseigneur, d'agréer que j'aie l'honneur de vous recominader Mr. Forthis, Professeur à l'Université d'Edimbourg, qui est extrêmement recommandable par son savoir & ses beaux ouvrages, entr'autres celui qu'il a donné sur l'éducation. Mr. le Professeur a beaucoup de bonté pour moi, & m'honore de son amitié, ainsi je vous prie d'agréer que je le recommande à la vôtre. Je vous prie de faire connoître cet habile homme à l'Abbé

G ij

Niccolini que j'embrasse. Nous
avons perdu cet excellent hom-
me Mr. Gendron, j'en suis très-
affligé, & je suis sûr que vous le
serez aussi; c'étoit une bonne tête
physique & morale; & je me sou-
viens que nous trouvions qu'il en
sortoit de très-bonnes choses. Je
vous supplie de m'aimer, s'il se
peut, autant que je vous aime,
& s'il se peut, autant que je vous
honore & que je vous admire.
Notre ami l'Abbé de Guaſco,
devenu célèbre voyageur, est
dans ma chambre & me charge
de vous faire mille compliments;
il arrive d'Angleterre.



XXXVI LETTRE.

A L'ABBE' VENUTI.

De Paris, ce 30 Octobre 1750.

MON cher Abbé, je ne vous ai point encore remercié de la place distinguée que vous m'avez donnée dans votre triomphe; vous êtes Pétrarque, & moi pas grand-chose. Mr. Tercier (1) m'a écrit pour me prier de vous remercier de sa part de l'exemplaire,

(1) L'un des premiers Commis du Bureau des affaires étrangères, & fort savant Académicien de Paris, le même qui essuya depuis tant de mortifications pour avoir, en qualité de Censeur Royal, donné son approbation pour l'impression du livre de l'Esprit.

G iij

que je lui ai envoyé, & de vous dire que Mr. de Puyfieux avoit reçu le sien avec toute sorte de fatisfaction. Comme il n'en est venu ici que très-peu d'exemplaires, je ne pourrai pas encore vous marquer le succès de l'ouvrage; mais j'en ai oui dire du bien, & il me paroît que c'est de la belle poésie.

. Et te fecere Poetam
Pierides.

Je ne puis pas m'accoutumer, mon cher Abbé, à penser que vous n'êtes plus à Bordeaux; vous y avez laissé bien des amis qui vous regrettent beaucoup, je vous assure que je suis bien de ce nombre. Ecrivez-moi quelquefois; j'exécuterai vos ordres à l'égard d'Huart, & du recueil de vos dissertations. Vous vous mettez très-fort à la raison, & il doit

sentir votre générosité. Je verrai Mr. de la Curne; je ferai parler à l'Abbé le Bœuf, & s'il n'est point un bœuf, il verra qu'il y a très-peu à corriger à votre dissertation. Le Président Barbot (2) devroit bien vous trouver la dissertation perdue, comme une épingle, dans la botte de foin de son cabinet. Effectivement il est bien ridicule d'avoir fait une incivilité à Mad. de Pontac, en faisant tant valoir une augmentation de loyer que nous ne tou-

(2) Secrétaire perpétuel de l'Académie de Bordeaux, homme d'un esprit très-aimable, & d'une vaste littérature, mais très-irrésolu, lorsqu'il s'agit de travailler & de publier quelque chose; ce qui fait que les Mémoires de cette Académie sont fort arriérés, & que nous sommes privés d'excellents morceaux de cet Ecrivain, qui sont enfouis dans son vaste cabinet.

G iiij

cherons point, & d'avoir si mal
fait les affaires de l'Académie (3).
Envoyez-moi ce que vous voulez
ajouter aux dissertations que j'ai.
Adieu, mon cher Abbé, je vous
salue & embrasse de tout mon
cœur.

(3) Il entend parler des affaires litté-
raires, parce que ce Secrétaire de l'A-
cadémie n'avoit jamais voulu se donner
la peine de rédiger ses Mémoires & en
faire part au public.



XXXVII LETTRE.

A L'ABBE' COMTE DE GUASCO.

De la Brede, ce 9 Novembre 1751.

J'Ai reçu, Monsieur le Comte, à la Brede où je suis & où je voudrois bien que vous fussiez, votre lettre datée de Turin. Mr le Marquis de S. Germain (1), qui s'intéresse vivement à ce qui vous regarde, m'avoit déjà appris la maniere distinguée dont vous avez été reçu à votre Cour, & la justice qu'on vous y a rendue. Il est consolant de voir un Roi réparer les torts que son Ministre

(1) Ambassadeur de Sardaigne à Paris, qui y fut fort estimé.

a fait effuyer, & je vois avec joie qu'avec le temps, le mérite est toujours reconnu par les Princes éclairés, qui se donnent la peine de voir les choses par eux-mêmes. Les bons offices que Mr. le Marquis de S. Germain vous a rendus par ses lettres, augmentent la bonne opinion que j'avois de lui. Je vous fais bien mes compliments sur l'investiture (2) de votre Comté, & si j'avois appris que vous aviez été

(2) En Piémont, par les Constitutions du Pays, les Ecclésiastiques ne peuvent point posséder des Fiefs, ni en prendre le titre. Les deux freres, étant exposés aux périls de la guerre, il pouvoit arriver, que venant à manquer, le Fief qui donne le titre à leur maison, retombât à la Couronne, ou dans une Maison étrangere. D'ailleurs comme il étoit établi en Allemagne, où les Ecclésiastiques ne sont pas sujets à la même loi, il demanda au Roi de

investi d'une Abbaye, ma satisfaction seroit aussi complete qu'eût été la réparation. Au reste, mon cher ami, je ne voudrois point qu'il vous vînt la tentation de nous quitter; vous savez que nous vous rendons justice en France, & que vous y avez des amis. Ce seroit une ingratitude à vous d'y renoncer pour un peu de faveur de Cour; permettez-moi de me reposer à cet égard sur la maxime, qu'on n'est pas prophete dans sa Patrie.

l'investir aussi lui-même de ce Fief, grace que le Roi lui accorda par une patente particuliere, avec le titre, jurisdiction & prerogatives du Comté de sa Maison, dérogeant à cet effet à l'article des Constitutions sur ce sujet.

Gvj

J'ai eu ici Milord Hide (3),
 qui est allé de Paris à Verret
 chez notre Duchesse, delà à
 Richelieu chez Mr. le Maré-
 chal, delà à Bordeaux & à la
 Brede, delà à Aiguillon où
 Mr. le Duc a mandé qu'on lui
 fît les honneurs de son Château;
 de sorte qu'il trouve par-tout
 les empressements qui sont dus
 à sa naissance, & ceux qui sont
 dus à son mérite personnel.
 Milord Hide vous aime beau-
 coup, & auroit bien voulu
 aussi vous trouver à la Brede.

Vous avez touché la vanité

(3) Ou de Cornbury, dernier des-
 cendant du célèbre Chancelier Hide,
 fort aimé en France, où il demouroit
 depuis quelques années, & où il mou-
 rut de consomption, très-regretté de
 tous ceux qui connoissoient son ex-
 cellent caractère & son esprit.

qui se réveille dans mon cœur
 dans l'endroit le plus sensible,
 lorsque vous m'avez dit que
 S. A. R. avoit la bonté de se
 ressouvenir de moi. Présentez,
 je vous prie, mes adorations à
 ce grand Prince; ses vertus &
 ses belles qualités forment pour
 moi un spectacle bien agréable.
 Aujourd'hui l'Europe est si mê-
 lée, & il y a une telle commu-
 nication de ses parties, qu'il est
 vrai de dire que celui qui fait
 la félicité de l'une, fait encore
 la félicité de l'autre, de sorte
 que le bonheur va de proche
 en proche, & quand je fais des
 Châteaux en Espagne, il me
 semble toujours qu'il m'arrivera
 de pouvoir encore aller faire
 ma cour à votre aimable Prince.
 Dites au Marquis de Breil, &
 à Mr. le grand Prieur, que

tant que je vivrai, je ferai à eux. La première idée qui me vint, lorsque je les vis à Vienne, ce fut de chercher à obtenir leur amitié, & je l'ai obtenue. Mad. de S. Maur me mande que vous êtes en Piémont, dans une nouvelle Herculée (4), où après avoir graté huit jours la terre, vous avez trouvé une sauterelle d'airain. Vous avez donc fait deux cents lieues pour trouver une sauterelle ! vous êtes tous des charlatans Mefs. les Antiquaires. Je n'ai point

(4) Ancienne Ville d'Industria, dont on a découvert des ruines, près des bords du Pô en Piémont, mais dont la découverte n'a pas produit beaucoup de richesses antiques ; les morceaux les plus précieux qu'on ait trouvés, sont un beau Trépied de bronze, quelques médailles, & quelques inscriptions.

de nouvelles, ni de lettres de l'Abbé Vénuti, depuis son départ de Bordeaux, il avoit quelques bontés pour moi, avant que d'être Prêtre & Prévôt. Mandez-moi si vous retournerez à Paris; pour moi je passerai ici l'hiver, & une partie du printemps. La Province est ruinée, & dans ce cas tout le Monde a besoin d'être chez soi. On me mande qu'à Paris le luxe est affreux; nous avons perdu ici le nôtre, & nous n'avons pas perdu grand' chose. Si vous voyiez l'état où est à présent la Brede, je crois que vous en seriez content. Vos conseils ont été suivis, & les changements que j'ai faits, ont tout développé; c'est un papillon qui s'est dépouillé de ses nymphes. Adieu, mon ami, je vous salue & embrasse mille fois.

XXXVIII LETTRE.

A U M E M E.

D E P A R I S

à Fontainebleau.

C E que vous me mandez par votre billet d'hier, ne sauroit me déterminer à renoncer au principe que je me suis fait. Depuis le futil de la Porte (1), jusqu'au pesant Dupin (2), je ne

(1) L'Abbé de la Porte fut le premier qui osa critiquer l'Esprit des Loix, dans ses Feuilles Périodiques. On disoit dans le public, qu'il y avoit été induit par Mr. Dupin, Fermier général, qui commençoit à escarmoucher par des troupes légères, envoyées en avant.

(2) Ce Fermier général fit ensuite imprimer, à ses frais, une critique

vois rien qui ait assez de poids pour mériter que je réponde aux critiques ; il me semble même que le public me venge assez,

presque aussi étendue que l'Esprit des Loix, qu'il distribua à ses connoissances, à condition de ne point la prêter. On ne manqua cependant pas de faire tomber un exemplaire de cette critique entre les mains de Mr. de Montesquieu, & dès qu'il eut parcouru quelques parties de cette rapsodie, il dit qu'il ne valoit pas la peine de lire le reste, se reposant sur le public. En effet la mauvaise foi, qu'on découvrit dans les citations des passages mutilés, à dessein de rendre l'auteur de l'Esprit des Loix, odieux au Gouvernement, ainsi que les mauvais raisonnements, l'indignerent au point, que Mr Dupin crut devoir retirer les exemplaires distribués, sous prétexte d'en faire une nouvelle édition, pour corriger des fautes qui s'étoient glissées ; mais cette nouvelle édition ne parut jamais.

& par le mépris de celles du premier, & par l'indignation contre celles du second. Par le détail que vous me ferez à votre retour de ce que vous avez entendu des deux Conseillers au Parlement en question, je verrai s'il vaut la peine que je donne quelques éclaircissements sur les points qui ont paru les choquer. Je m'imagine qu'ils ne parlent, que d'après le Nouvelliste Ecclésiastique, dont les déclamations & les fureurs ne devroient jamais faire impression sur les bons esprits. A l'égard du plan que le petit Ministre de Virtemberg voudroit que j'eusse suivi dans un ouvrage qui porte le titre d'Esprit des Loix, répondez lui que mon intention a été de faire mon ouvrage, & non pas le sien. Adieu.



XXXIX LETTRE.

A U M E M E.

De la Brede, le 16 Mars 1752.

MON cher ami, vous volez dans les vastes régions de l'air, je ne fais que marcher, & nous ne nous rencontrons pas. Dès que j'ai été libre de quitter Paris, je n'ai pas manqué de venir ici, où j'avois des affaires considérables. Je pars dans ce moment pour Clérac, & j'ai avancé mon voyage d'un mois, pour trouver Mr. le Duc d'Aiguillon, & finir avec lui (1),

(1) Des biens, sous la Seigneurie d'Aiguillon, caufoient un procès qui

parce que les gens d'affaires
barbouillent plus qu'ils n'ont
jamais fait. J'ai envoyé le ton-
neau de vin à Milord Eliban,
que vous m'avez demandé pour
lui. Milord me le paiera ce
qu'il voudra, & s'il veut ajou-
ter à l'amitié ce qu'il voudra
retrancher du prix, il me fera
un présent immense. Vous pou-
vez lui mander qu'il pourra le
garder tant de temps qu'il
voudra, même quinze ans s'il
veut; mais il ne faut pas qu'il
le mêle avec d'autres vins, &
il peut être sûr qu'il l'a immé-
diatement, comme je l'ai reçu.

duroit depuis long-temps, au sujet du
Franc-aleu: procès qui avoit failli le
brouiller avec Mad. la Duchesse d'Ai-
guillon son ancienne amie, & qui lui
tenoit par cette raison, fort à cœur
de le voir terminé.

de Dieu : il n'est pas passé par les mains des Marchands.

Mon cher Abbé , à votre retour d'Italie, pourquoi ne passeriez-vous pas par Bordeaux, & ne voudriez-vous pas voir vos amis, & le Château de la Brede , que j'ai si fort embelli depuis que vous ne l'avez vu ? C'est le plus beau lieu champêtre que je connoisse.

Sunt mihi Coelicolæ, sunt cætera Numina Fauni.

Enfin je jouis de mes prés, pour lesquels vous m'avez tant tourmenté ; vos Prophéties sont vérifiées , le succès est beaucoup au delà de mon attente , & l'Eveillé dit = *boudri bien que M. l'Abbat de Guasco bis aco* =.

J'ai vu la Comtesse, elle a fait un mariage déplorable,

& je la plains beaucoup. La grande envie d'avoir de l'argent, fait qu'on n'en a point. Le Chevalier Citran a aussi fait un grand mariage dans le même goût (2), aux Isles, qui lui a porté en dot sept barriques de sucre une fois payées. Il est vrai qu'il a fait un voyage aux Isles, & qu'il a pensé apparemment crever. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

(2) Il arrive souvent à Bordeaux que des Gentilshommes cherchent à épouser des filles des habitants de l'Amérique, dans l'espérance d'en avoir beaucoup de biens; Mr. de Montefquieu désapprouvoit ces sortes de mariages, faits pour de l'argent, qu'il disoit abâtardir les sentiments de la Noblesse, & sur lesquels on étoit souvent trompé, parce que les fortunes prétendues des Isles se réalisoient rarement.

XL LETTRE.

A U M E M E ,

A B R U X E L L E S .

De la Brede , le 27 Juin 1752.

VOUS êtes admirable , mon
 cher Comte , vous réunissez
 trois amis qui ne se sont vus
 depuis plusieurs années , séparés
 par des mers , & vous ouvrez
 un commerce entr'eux. Monsieur
 Mitchel (1) & moi ne nous

(1) Alors Commissaire d'Angleterre ,
 pour les affaires de la Barriere , à
 Bruxelles , & actuellement Ministre
 Plénipotentiaire à Berlin , homme de
 beaucoup d'esprit , & d'un caractère
 fort aimable. Mr. Ayrolles étoit Minis-
 tre de la même Cour , à Bruxelles.

étions point perdus de vue; mais Mr. d'Ayrolles, que j'ai eu l'honneur de voir à Hanovre, m'avoit entièrement oublié. Je n'ai plus de vin de l'année passée, mais je garderai un tonneau de cette année, pour l'un & pour l'autre. Je vous ai déjà mandé que je comptois être à Paris au mois de Septembre, & comme vous devez y être en même temps, je vous porterai la réponse du Négociant à l'Abbé de la Porte qui m'a critiqué sans m'entendre. Ce n'est pas un Négociant soi-disant, comme vous croyez, c'en est un bien réel, & un jeune homme de notre Ville, qui est l'Auteur de cet écrit.

Je vous dirai, mon cher Abbé, que j'ai reçu des commissions considérables d'Angleterre
pour

pour du vin (2) de cette année,
 & j'espère que notre Province
 se relevera un peu de ses mal-
 heurs ; je plains bien les pau-
 ves Flamands , qui ne mange-
 ront plus que des huitres , &
 point de beurre.

Je crois que le système a
 changé à l'égard des Places de
 la Barriere, & que l'Angleterre
 a senti qu'elle ne pouvoit ser-
 vir qu'à déterminer les Hollan-
 dois à se tenir en paix, pendant
 que les autres seront en guerre.
 Les Anglois pensent aussi que
 les Pays-Bas sont plus forts, en
 y ajoutant douze cents mille

(2) Il ne faut pas être surpris que
 l'Auteur parle souvent de son vin à
 cet ami ; car le vin étoit son princi-
 pal revenu , & ils avoient beaucoup
 travaillé ensemble à l'amélioration
 des vignes.

H

florins (3) de revenu, qu'ils ne le feroient par les garnisons des Hollandois, qui les défendent si mal; de plus, la Reine de Hongrie a éprouvé qu'on ne lui donnoit la paix en Flandre, que pour porter la guerre ailleurs. Je ne serois pas étonné non plus que le système de l'équilibre & des alliances changeât à la première occasion. Il y a bien des raisons de ceci. Nous en parlerons à notre aise au mois de Septembre, ou d'Octobre. J'ai reçu une belle lettre de l'Abbé Venuti, qui, après m'avoir gardé un silence continuél pendant deux ans, sans raison, l'a rompu aussi sans raison.

(3) Subside que la Cour de Vienne s'étoit engagée de payer aux Hollandois, pour les garnisons des Places de la Barrière.

XLI LETTRE.

A U M E M E.

*De Raymond en Gascogne,
le 8 Août 1752.*

SOYEZ le bien arrivé, mon
cher Comte ; je regrette beau-
coup de n'avoir pas été à Paris
pour vous recevoir. On dit que
ma concierge, Mlle. Betti vous
a pris pour un revenant, & a
fait un si grand cri en vous
voyant, que tous les voisins en
ont été éveillés. Je vous remer-
cie de la maniere dont vous
avez reçu mon protégé. Je serai
à Paris au mois de Septembre.
Si vous êtes de retour de votre
Résidence, avant que je sois
Hij

arrivé, vous me ferez honneur de porter votre bréviaire dans mon appartement; je compte pourtant y être arrivé avant vous. Vous êtes un homme extraordinaire: à peine avez-vous bu de l'eau des citernes de Tournai, que Tournai vous envoie en députation. Jamais cela n'est arrivé à aucun Chanoine.

Je vous dirai que la Sorbonne, peu contente des applaudissements qu'elle recevoit sur l'ouvrage de ses députés, en a nommé d'autres pour réexaminer l'affaire (1). Je suis là dessus

(1) Après avoir tenu long-temps l'Esprit des Loix sur les fonts, la Sorbonne jugea à propos de suspendre sa censure. C'est, peut-être; une des plus sages démarches qu'elle ait faites depuis long-temps.

extrêmement tranquille. Ils ne peuvent dire que ce que le Nouvelliste Ecclésiastique a dit, & je leur dirai ce que j'ai dit au Nouvelliste Ecclésiastique; ils ne sont pas plus forts avec ce Nouvelliste, & ce Nouvelliste n'est pas plus fort avec eux. Il faut toujours en revenir à la raison; mon livre est un livre de politique, & non pas un livre de Théologie, & leurs objections sont dans leurs têtes, & non pas dans mon livre.

Quant à Voltaire, il a trop d'esprit pour m'entendre; tous les livres qu'il lit, il les fait, après quoi il approuve ou critique ce qu'il a fait. Je vous remercie de la critique du Pere Gerdil (2); elle est faite par un

(2) Barnabite, alors Professeur à l'Université de Turin, & maintenant

H iij

homme qui mériteroit de m'entendre, & puis de me critiquer. Je serois bien aise, mon cher ami, de vous revoir à Paris; vous me parleriez de toute l'Europe, moi je vous parlerois de mon village de la Brede, & de mon Château, qui est à présent digne de recevoir celui qui a parcouru tous les pays.

Te Maris & Terræ, numeroque carentis arenæ
Menforem.

Mad. de Montesquieu, M. le Doyen de S. Surin & moi, sommes actuellement à Baron, qui est une maison entre deux

Précepteur du Prince de Piémont, homme de beaucoup de mérite, & qui s'est évertué à critiquer de grands hommes, tels que Loke, Montesquieu & Jean-Jacques Rousseau.

Mers, que vous n'avez point
vue. Mon fils est à Clerac,
que je lui ai donné pour son
domaine, avec Montesquieu. Je
pars dans quelques jours pour
Nisor, Abbaye de mon frere;
nous passerons par Toulouse,
où je rendrai mes respects à
Clémence Isaure (3) que vous
connoissez si bien. Si vous y
gagnez le prix, mandez-le moi,
je prendrai votre Médaille en

(3) Dame, qui fonda le premier
prix des jeux Floraux, dans le XIV
siecle, sur laquelle ce correspondant
de Mr. de Montesquieu a donné des
éclaircissements dans la dissertation
sur l'état des lettres, sous les Regnes
de Charles VI & Charles VII, qui a
remporté le prix à l'Académie de
Paris, en 1741. On conserve sa statue
avec honneur, à l'Hôtel de Ville, &
on la couronne de fleurs tous les
ans.

H iiii

passant , aussi-bien n'avez-vous plus la ressource des Intendants. Il vous faudroit un homme uniquement occupé à recueillir les Médailles que vous remportez. Si vous voulez , je ferai aussi à Toulouse une visite de votre part à votre muse , Mad. Montégu (4) , pourvu que je ne sois pas obligé de lui parler , comme vous faites , en langage poétique.

Je vous dirai pour nouvelle , que les Jurats comblent dans ce moment les excavations qu'ils avoient faites devant l'Académie. Si les Hollandois avoient aussi bien défendu Berg-op-zoom , que Mr. notre Intendant (5)

(4) Femme d'un Trésorier de France , qui cultivoit la poésie , & qui a écrit une épître en vers à cet ami de Mr. de Montesquieu.

(5) Mr. de Tourni , intendant de

a défendu ses fossés , nous n'aurions pas aujourd'hui la paix. C'est une terrible chose que de plaider contre un Intendant ; mais c'est une chose bien douce que de gagner un procès contre un Intendant. Si vous avez quelque relation avec Mr. de Larrey à la Haye , parlez-lui , je vous prie , de notre tendre amitié. Je suis bien aise d'apprendre son crédit à la Cour du Stadhouder , il mérite la confiance qu'on a en lui. Je vous embrasse, mon cher ami , de tout mon cœur.

Guienne , à qui Bordeaux doit ses embellissements , pour suivre un plan des édifices qu'il entreprit , & faire un alignement auroit masqué la façade du bel Hôtel de l'Académie ; elle s'y opposa , & obtint de la Cour gain de cause contre Mr. l'Intenda t.

Hv

XLII. LETTRE.

A U M E M E.

De la Brede, le 4 Octobre 1752.

VOTRE lettre, mon cher Comte, m'apprend que vous êtes à Paris, & je suis étonné moi-même de ce que je n'y suis point. Le voyage que j'ai été obligé de faire à l'Abbaye de Nisor, avec mon frere, qui a duré près d'un mois, a rompu toutes mes mesures, & je n'y serai qu'à la fin de ce mois, ou au commencement de l'autre; car je veux absolument vous voir, & passer quelques semaines avec vous, avant votre départ. Mais,

mon cher Abbé, vous êtes un innocent, puisque vous avez deviné que je n'arriverois point sitôt, de ne pas vous mettre dans mon appartement d'en bas, & je donne ordre à la Demoiselle Betti de vous y recevoir, quoiqu'elle n'ait pas besoin d'ordre pour cela; ainsi je vous prie de vous y camper. Vous allez à Vienne; je crois que j'ai perdu depuis vingt-deux ans toutes mes connoissances. Le Prince Eugene vivoit alors, & ce grand homme me fit passer des moments délicieux (1). Mess. les

(1) L'Auteur disoit qu'il n'avoit jamais oui dire à ce Prince, que ce qu'il falloit dire sur le sujet dont on parloit, même lorsqu'en quittant de temps en temps sa partie, il se mêloit de la conversation. Dans un petit écrit, que Mr. de Montesquieu avoit fait sur la considération, en

Comtes Kinski , Mr. le Prince de Lichtenstein , Mr. le Marquis de Prié , Mr. le Comte d'Harak , & toute sa famille que j'eus l'honneur de voir à Naples où il étoit Vice-roi , m'ont honoré de leurs bontés ; tout le reste est mort , & moi je mourrai bientôt. Si vous pouvez me rappeler dans leur souvenir , vous me ferez beaucoup de plaisir. Vous allez paroître sur un nouveau Théâtre , & je suis sûr que vous y figurerez aussi bien que vous avez fait ailleurs. Les

parlant du Prince Eugene , il avoit dit qu'on n'est pas plus jaloux des grandes richesses de ce Prince , qu'on l'est de celles qui brillent dans les Temples des Dieux. Le Prince flatté de ces expressions , fit un accueil très-distingué à Mr. de Montesquieu , à son arrivée à Vienne & l'admit dans sa société la plus intime.

Allemands sont bons, mais un peu soupçonneux; prenez garde, ils se méfient des Italiens, comme trop fins pour eux, mais ils savent qu'ils ne leur sont point inutiles, & sont trop sages pour s'en passer.

Vous avez grand tort de n'avoir point passé par la Brede, quand vous revîntes d'Italie. Je puis dire que c'est à présent un des lieux aussi agréables, qu'il y ait en France, au Château près, (2) tant la nature s'y trouve

(2) La singularité de ce Château mérite une petite note. C'est un bâtiment hexagone, à pont-levis, entouré de doubles fossés d'eau vive, revêtu de pierre de taille. Il fut bâti sous Charles VII, pour servir de Château-fort, & il appartenait alors à la Maison de la Lande, dont la dernière héritière épousa un des ancêtres de Mr. de Montesquieu. L'intérieur de ce

dans sa robe de chambre, & au lever de son lit. J'ai reçu d'Angleterre la réponse pour le vin que vous m'avez fait envoyer à Milord Eliban; il a été trouvé extrêmement bon. On me demande une commission pour quinze Tonneaux, ce qui fera que je serai en état de finir ma maison rustique. Le succès que mon livre a eu dans ce pays-là contribue, à ce qu'il paroît, au succès de mon vin. Mon fils ne manquera pas d'exécuter votre commission. A l'égard de l'homme en question, il multiplie avec moi ses torts, à mesure qu'il les reconnoît; il s'aigrit

Château n'est effectivement pas fort agréable, par la nature de sa construction; mais Mr. de Montesquieu en a fort embelli les dehors, par les plantations qu'il y a faites.

tous les jours, & moi je deviens sur son sujet plus tranquille, il est mort pour moi. Mr. le Doyen qui est dans ma chambre, vous fait mille compliments, & vous êtes un des Chanoines du monde qu'il honore le plus; lui, moi, ma femme, & mes enfants vous regardons & chérifions tous, comme de notre famille. Je serai bien charmé de faire connoissance avec Monsieur le Comte de Sartiranne (3). Quand je serai à Paris, c'est à vous à lui donner bonne opinion de moi. Je vous prie de faire bien des tendres compliments à tous ceux de mes amis que vous verrez; mais

(3) Ambassadeur de Sardaigne à Paris, homme de beaucoup d'esprit, & plus véridique qu'on ne souhaite dans les sociétés.

si vous allez à Montigni, c'est là qu'il faut une effusion de mon cœur. Vous autres Italiens êtes pathétiques, employez-y tous les dons que la nature vous a donnés ; faites-en aussi sur-tout usage auprès de la Duchesse d'Aiguillon, & de Mad. Dupré de S. Maur ; dites sur-tout à celle ci , combien je lui (4) suis attaché ; je suis de l'avis de Milord Eliban sur la vérité du portrait (5) que vous avez fait d'elle.

(4) Il disoit d'elle , qu'elle étoit également bonne à en faire sa maîtresse , sa femme , ou son amie.

(5) Cette Dame étant un jour en habit d'Amazone , à la campagne à Montigni , il en avoit fait le portrait dans un sonnet. Ce sonnet ayant été lu à Milord Eliban , qui ne la connoissoit pas , il dit que ce ne pouvoit être qu'un portrait flatté , & ayant

Il faut que je vous consulte sur une chose ; car je me suis toujours bien trouvé de vous consulter. L'Auteur des Nouvelles Ecclésiastiques m'a attribué, dans une Feuille du quatre Juin , que je n'ai vue que fort tard , une brochure intitulée :
 = Suite de la défense de l'Esprit des Loix , faite par un Protestant , écrivain (6) habile, & qui a infiniment d'esprit =.
 L'Ecclésiastique me l'attribue pour en prendre le sujet de me dire des injures atroces ; je n'ai pas jugé à propos de rien dire, 1 , par mépris , 2 , parce que ceux qui sont au fait de ces cho-

depuis fait connoissance avec elle , il reprochoit à l'Auteur de n'en avoir pas assez dit.

(6) L'Auteur de cet écrit , étoit Mr. de la Beaumelle.

ses, favent que je ne suis point
 Auteur de cet ouvrage, de sorte
 que toute cette manœuvre tourne
 contre le calomniateur. Je ne
 connois point l'air actuel du
 Bureau de Paris, & si ces Feuilles
 ont pu faire impression sur quel-
 qu'un, c'est-à-dire si quelqu'un
 a cru que je fusse l'Auteur de
 cet ouvrage, que sûrement un
 Catholique ne peut avoir fait,
 feroit-il à propos que je donnasse
 une petite réponse en une page,
cum aliquo grano salis ? Si cela
 n'est pas absolument nécessaire,
 j'y renonce, haïssant à la mort
 de faire encore parler de moi.
 Il faudroit que je fusse aussi, si
 cela a quelque relation avec
 la Sorbonne. Je suis ici dans
 l'ignorance de tout, & cette
 ignorance me plaît assez. Tout
 ceci entre nous, & sans qu'il

paroisse que je vous en ai écrit; mon principe a été de ne point me remettre sur les rangs avec des gens méprisables. Comme je me suis bien trouvé d'avoir fait ce que vous voulûtes, quand vous me poussâtes, l'épée dans les reins, à composer ma défense (7), je n'entreprendrai rien, qu'en conséquence de votre réponse. Huart veut faire une nouvelle édition des Lettres Persannes, mais il y a quelques *Juvenilia* (8), que je voudrois

(7) Ce fut lui qui, à force de sollicitations, lui arracha, comme malgré lui, l'unique réponse qu'il ait faite aux critiques, sous le titre de défense de l'Esprit des Loix, que le public a reçu avec tant d'applaudissement.

(8) Il a dit à quelques amis que s'il avoit eu à donner actuellement ses lettres, il en auroit omis quelques-unes, dans lesquelles le feu de

auparavant retoucher. Quoiqu'il faut qu'un Turc voie, pense, & parle en Turc, & non en Chrétien; c'est à quoi bien des gens ne font point attention en lisant les Lettres Persannes.

Je vois que le pauvre Clément V retombera dans l'oubli, & que vous allez quitter les affaires de Philippe-le-Bel, pour celles de ce siècle-ci. L'histoire de mon pays y perdra aussi-bien que la République des Lettres, mais le monde politique y gagnera; ne manquez pas de m'écrire de Vienne, & noubliez

la jeunesse l'avoit transporté; qu'obligé par son pere de passer toute la journée sur le Code, il s'en trouvoit le soir si excédé, que pour s'amuser, il se mettoit à composer une lettre Persanne, & que cela couloit de sa plume, sans étude.

point de me ménager la continuation de l'amitié de Mr. votre frere; c'est un des militaires (9)

(9) Il étoit alors Général Major au service d'Autriche; il fut choisi dans la dernière guerre pour Quartier-Maître Général de l'armée de Bohême; il eut part en cette qualité à la victoire de Planian, & la réputation qu'il s'est faite dans les défenses mémorables de Dresde & de Schwenitz, prouve que Mr. de Montesquieu se connoissoit en hommes. Il mourut d'apoplexie à Königsberg, où il étoit prisonnier de guerre, dans le grade de Général en chef d'Infanterie, & Chevalier Grand-Croix de l'Ordre Militaire de Marie-Thérèse. Elle honora par des regrets très-marqués, la perte de ce Général, auquel l'ennemi même rendit les honneurs les plus distingués, durant sa captivité, & à sa mort: mort qu'il eut peut-être évitée, si les témoignages honorables, que le Roi de Prusse rendit à sa capacité, après le siège de Schwenitz, eussent été accompagnés de la grace de pouvoir

que je regarde comme destiné
à faire les plus grandes choses.
Adieu, mon cher ami, je vous
embrasse de tout mon cœur.

aller prendre les bains, suivant la
convention faite verbalement avec le
Général ennemi, lors de la reddition
de la place.





XLIII. LETTRE.

AU MEME, A VIENNE.

De Paris , le 5 Mars 1753.

J'AI reçu , mon cher Comte ,
votre lettre de Vienne , du 28
Décembre. Je suis fâché d'avoir
perdu ceux qui m'avoient fait
l'honneur d'avoir de l'amitié pour
moi , il me reste le Prince de
Lichtenstein , & je vous prie de
lui faire bien ma cour. J'ai reçu
des marques d'amitié de M.
Duval , Bibliothécaire (1) de

(1) C'est-à-dire , de sa Bib'iotheque
particuliere , homme d'autant plus esti-
mable , que né dans un état bien éloigné
de la culture des lettres , il est parvenu

l'Empereur , qui fait beaucoup d'honneur à la Lorraine sa patrie. Dites aussi, je vous prie, quelque chose de ma part à M. Van s'wieten; je suis un véritable admirateur de cet illustre (2) Esculape. Je

à les cultiver sans secours, par la seule force du talent.

(2) Il savoit que c'étoit à lui que les Libraires de Vienne devoient la liberté de pouvoir vendre l'Esprit de Loix, dont la censure précédente des Jésuites empêchoit l'introduction à Vienne; car M. le Baron Van s'wieten n'est pas seulement l'Esculape de cette ville Impériale, par sa qualité de premier Médecin de la Cour, il est encore l'Apollon qui préside aux Muses Autrichiennes, tant par sa qualité de Bibliothécaire Impérial, charge qui par un usage particulier à cette Cour, est unie à celle de premier Médecin, que par celle de Président de la censure des Livres & des études du Pays; de sorte qu'il pourroit être en même temps le Médecin des esprits, comme il l'est
vis

vis hier M. & Mad. de Senectere ;
vous savez que je ne vois plus
que les peres & les meres dans
toutes les familles. Nous parlâ-
mes beaucoup de vous ; ils vous
aiment beaucoup. J'ai fait con-
noissance avec (3) tout ce

des corps, si le despotisme sur le Par-
nasse n'étoit pas trop effrayant pour
les Muses, & si la sévérité, lorsqu'elle
est trop scrupuleuse, ne rendoit pas
plus ingénieux dans la contrebande des
livres dangereux, comme elle prive
quelquefois de ceux qui sont d'une
utilité relative aux différentes profes-
sions. Quoi qu'il en soit, malgré la satire
qu'on lit dans les dialogues de M. de
Voltaire, portant également sur les
fonctions des deux Ministres de ce
savant Médecin, Vienne lui doit déjà
quelques changements utiles au ben
des études, & ce Poëte célèbre lui doit
sur-tout que son Histoire Universelle
soit, contre toute attente, entre les
mains de tout le monde dans ce pays-là.
(.) Ce nom n'a pas pu se lire, l'écrit-
ture étant effacée.

que je puis vous en dire, c'est que c'est un Seigneur magnifique, & fort persuadé de ses lumieres; mais il n'est pas notre Marquis de S. Germain; aussi n'est-il pas un Ambassadeur Piémontois (4). Bien de ces têtes diplomatiques se pressent trop de nous juger; il faudroit nous étudier un peu plus. Je serois bien curieux de voir les relations que certains Ambassadeurs font à leurs Cours sur nos affaires internes. J'ai appris ici que vous relevâtes fort à propos l'équivoque touchant la qualification de mauvais Citoyen. Il faut pardonner à des

(3) Il avoit été intimement lié avec M. le Marquis de Breil, M. le Commandeur Solar son frere, & M. le Marquis de S. Germain, tous les trois Ambassadeurs de Sardaigne; le premier à Vienne, les deux autres à Paris, tous les trois hommes du premier mérite.

Ministres souvent imbus des principes du pouvoir arbitraire, de n'avoir pas des notions bien justes sur certains points, & de hazarder des apophthegmes (5).

La Sorbonne cherche toujours à m'attaquer ; il y a deux ans qu'elle travaille, sans savoir guere comment s'y prendre. Si elle me fait mettre à ses trousses, je crois que j'acheverai de l'enfevelir (6); j'en serois bien fâché,

(5) Etant question de l'Esprit des Loix à un dîner d'un Ambassadeur, S.E. prononça qu'il le regardoit comme l'ouvrage d'un mauvais Citoyen. = Montefquieu mauvais Citoyen = ! s'écria son ami : = pour moi je regarde l'Esprit des Loix même comme l'ouvrage d'un bon sujet, car on ne sauroit donner une plus grande preuve d'amour & de fidélité à ses Maîtres, que de les éclairer & les instruire =

(6) Il venoit de paroître un ouvrage

I ij

car j'aime la paix par dessus toute chose. Il y a quinze jours que l'Abbé Bonardi m'a envoyé un gros paquet pour mettre dans ma lettre pour vous. Comme je fais qu'il n'y a dedans que de vieilles rapsodies que vous ne liriez point, j'ai voulu vous épargner un port considérable; ainsi je garde la lettre jusqu'à votre retour ou jusqu'à ce que vous me mandiez de vous l'envoyer, en cas qu'il y ait autre chose que des nouvelles des rues. J'ai appris avec bien du plaisir tout ce que vous me mandez sur votre sujet; les choses obligeantes que vous a dit l'Impératrice font honneur à son discernement, & les effets de la bonne opinion qu'elle vous

intitulé *le Tombeau de la Sorbonne*,
fait sous le nom de l'Abbé de Prades.

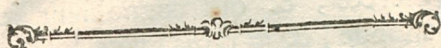
a marquée lui feront encore plus d'honneur. Nous lisons ici la réponse du Roi d'Angleterre au Roi de Prusse, & elle passe dans ce pays-ci pour une réponse sans réplique. Vous qui êtes Docteur dans le droit des gens, vous jugerez cette question dans votre particulier.

Vous avez très-bien fait de passer par Lunéville; je juge par la satisfaction que j'eus moi-même dans ce voyage, de celle que vous avez éprouvée par la gracieuse réception du Roi Stanislas. Il exigea de moi que je lui promisse de faire un autre voyage en Lorraine. Je souhaiterois bien que nous nous y rencontraissions à votre retour d'Allemagne. L'instance que le Roi vient de vous faire par sa gracieuse lettre d'y repasser,

doit vous engager à reprendre
cette route. Nous voilà donc
encore une fois confreres en
Apollon (7) ; en cette qualité
recevez l'accollade.

(7) Le Roi Stanislas les avoit fait
agréger à son Académie de Nanci.





XLIV LETTRE.

AU MEME, A VIENNE.

1753.

JE trouve, mon cher Comte, vos raisons assez bonnes pour ne point vous engager légèrement, mais je crois que celles qu'on a pour vous retenir sont encore meilleures, & j'espère que votre esprit patriotique s'y rendra. Je vois par-là avec bien de la joie que ce que l'on m'a dit des soins qu'on prend de l'éducation des Archiducs est très-réel. Il ne suffit pas de mettre auprès d'eux des gens savants, il leur faut des gens qui aient des vues

I iv

élevées , & qui connoissent le
 Monde , & je crois , sans blesser
 votre modestie , qu'à ces titres
 vous devriez avoir des préféren-
 ces. Le département de l'étude
 de l'Histoire est un de ceux qui
 importent le plus à un Prince ;
 mais il faut lui faire considérer
 l'Histoire en Philosophe , & il
 est bien difficile qu'un Régulier ,
 ordinairement pédant , & livré
 par état à des préjugés , la lui
 développe dans ce point de vue ,
 lors sur tout qu'il s'agira de
 temps critiques & intéressants
 pour l'Empire. Si l'on délivre
 de cette épine le département
 que l'on vous propose , j'aime
 trop le bien des hommes pour
 ne pas vous conseiller de passer
 par dessus les autres difficultés
 qui s'opposent à la réussite de
 cette affaire. Avec quelques

précautions le climat de Vienne
 ne nuira pas plus à vos yeux,
 que celui de Flandre, à moins
 que vous ne préféreriez la biere
 au vin de Tokai. Quant aux
 convenances d'étiquette de Cour,
 je suis persuadé qu'on pense assez
 juste, pour ne pas perdre un
 homme utile pour de si petites
 choses. Je me repose là dessus
 sur les vues supérieures de Marie-
 Thérèse. Vous voyez que je ne
 vous dis pas un mot des vues
 de fortune, parce que je fais
 que ce n'est pas ce qui vous
 touche le plus. Je vous prie de
 ne me pas laisser ignorer votre
 résolution ou la décision de la
 Cour; elle m'intéresse autant
 pour elle que pour vous.

Si vous continuez d'être libre,
 je vous conseille l'entreprise dont
 vous me parlez. Un Chanoine

doit être bien plus en état qu'un profane de traiter de l'Esprit des Loix Ecclésiastiques. Votre plan feroit fort bon , mais je trouve le repos encore meilleur , & j'abandonne ce champ de gloire à votre zele infatigable. Adieu.



 XLV LETTRE.

AU MEME , A VERONNE.

De la Brede, le 28 Septembre 1753.

MON cher ami , vos titres se multiplient tellement que je ne puis plus les retenir ; voyons..... Comte de Clavieres , Chanoine de Tournai , Chevalier d'une Croix Impériale (1), Membre de l'Académie des Inscriptions , de

(1) L'Impératrice venoit d'accorder une Croix de distinction , portant l'Aigle Impériale avec le chiffre du nom de Marie-Therese, au Chapitre de Tournai, le plus ancien des Pays-Bas, & le seul où l'on entre , faisant preuves de Noblesse.

I vj

celle de Londres, de Berlin & de tant d'autres, jusqu'à celle de Bordeaux; vous méritez bien tous ces honneurs & bien d'autres encore.

Je suis bien aise que vous ayiez eu du succès dans la négociation pour votre Chapitre(2).

(2) En vertu d'une Bulle de Martin V, ce Chapitre, comme plusieurs autres d'Allemagne, doit être composé de deux classes de Chanoines, de Nobles & de Gradués. Des gens intéressés à tenir ce Corps dans leur dépendance, faisoient fréquemment des breches à la maxime établie, pour y faire entrer de leurs créatures, propres à seconder leurs vues; c'est pour obvier aux suites des altérations faites contre l'esprit de sa constitution, que ce Chapitre chargea ce député d'obtenir un Diplôme de sa Majesté l'Impératrice, qui arrête le cours de cet abus, en fixant d'un côté les degrés de Noblesse qu'on doit prouver pour être reçu dans la classe des Nobles, & prescrivant de l'autre

Il est heureux de vous avoir, & fait bien de vous députer à la Cour pour ses affaires, plutôt que de vous retenir pour chanter & pour boire, car je suis sûr que vous négociez aussi bien que vous chantez mal & buvez peu. Je suis fâché que l'affaire qui vous regardoit personnellement ait manqué; vous n'êtes pas le seul qui y perdiez, & il vous reste votre liberté, qui n'est pas une petite chose; mais l'étiquette

qu'il ne suffiroit pas que les Licenciés & Docteurs eussent une patente de ces grades qu'on achetoit souvent, mais qu'ils ne seroient considérés pour tels, qu'après avoir fait un cours d'étude en règle pendant cinq ans à l'Université de Louvain; disposition également utile à l'encouragement des études de cette Université & au Chapitre, qui en ressent déjà les effets salutaires, par le nombre des sujets distingués qui s'y accroît tous les jours depuis.

ne dédommagera pas de l'avantage dont on s'est privé; quoique je soupçonne qu'il pourroit bien y avoir d'autres raisons que l'étiquette, que l'exemple des autres Cours auroit pu faire abandonner. Quand certaines gens ont pris racine, ils savent bien trouver des moyens pour écarter les hommes éclairés; d'ailleurs vous n'êtes point un bel esprit du Pays de Liege, ou de Luxembourg. Je me réserve là dessus mes pensées.

Votre lettre m'a été rendue à la Brede où je suis. Je me promene du matin au soir en véritable campagnard, & je fais ici de fort belles choses en dehors.

Vous voilà donc parti pour la belle Italie. Je suppose que la Galerie de Florence vous arrê-

tera long-temps. Indépendamment de cela , de mon temps cette Ville étoit un séjour charmant , & ce qui fut pour moi un objet des plus agréables , fut de voir le premier Ministre du Grand Duc sur une petite chaise de bois en casaquin & chapeau de paille devant sa porte. Heureux Pays ! m'écriois-je , où le premier Ministre vit dans une si grande simplicité , & dans un pareil désœuvrement. Vous verrez Madame la Marquise Ferroni & l'Abbé Niccolini ; parlez-leur de moi. Embrassez bien de ma part Monseig. Cerati à Pise ; & pour Turin , vous connoissez mon cœur , notre Grand-Prieur , Messieurs les Marquis de Breil , & de Saint-Germain. Si l'occasion se présente , vous ferez ma cour à S. A. R. Si vous écrivez à M.

le Comte de Cobentzel à Bruxelles, je vous prie de le remercier pour moi, & marquez-lui combien je me sens honoré par le jugement qu'il porte sur ce qui me regarde. Quand il y aura des Ministres comme lui, on pourra espérer que le goût des lettres se ranimera dans les Etats Autrichiens, & alors vous n'entendrez plus de ces propositions erronnées & mal sonantes (3) qui vous ont scandalisé.

(3) Cet ami lui avoit mandé qu'il avoit été fort choqué de deux propositions qu'il avoit entendues. La première étoit qu'à l'occasion d'un ouvrage qu'il avoit fait imprimer, un Seigneur lui dit qu'il ne convenoit point à un homme de condition de se donner pour auteur. La seconde étoit d'un Militaire du premier rang, dite à son frere, à propos des lectures assidues qu'il faisoit des livres du métier; les

Je crois bien que je serai à Paris dans le temps que vous y viendrez. J'écrirai à Madame la Duchesse d'Aiguillon combien vous êtes sensible à son oubli; mais, mon cher Abbé, les Dames ne se souviennent pas de tous les Chevaliers; il faut qu'ils soient Paladins. Au reste, je voudrois bien vous tenir huit jours à la Brede à votre retour de Rome; nous parlerions de la belle Italie & de la forte Allemagne.

Voilà donc Voltaire qui paroît ne savoir où reposer sa tête.

(4) *Ut eadem tellus quæ modò*

livres, lui dit-il, servent peu pour la guerre, je n'en ai jamais lu, & je ne suis pas moins parvenu aux premiers grades.=

(4) Ceci a du rapport à son départ de Berlin, & à sa fâcheuse aventure de Francfort.

*Victori defuerat, deesset ad sepul-
crum.* Le bon esprit vaut beau-
coup mieux que le bel esprit.

A l'égard de M. le Duc de
Nivernois, ayez la bonté de lui
faire ma cour, quand vous le
verrez à Rome, & je ne crois
pas que vous ayiez besoin d'une
lettre particuliere pour lui. Vous
êtes son Confrere à l'Académie,
& il vous connoît; cependant si
vous croyez que cela soit néces-
saire, mandez-le moi. Adieu.



XLVI LETTRE

A U M E M E.

De Paris, le 26 Décembre 1753.

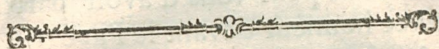
J'ARRIVAI avant hier au soir de Bordeaux, je n'ai encore vu personne, & je suis plus pressé de vous écrire, que de voir qui que ce soit. Je verrai Huart (1), & s'il n'a pas rempli vos ordres je les lui ferai exécuter; vous avez pourtant plus de crédit que moi auprès de lui, je ne lui donne que des phrases, & vous lui donnez de l'argent.

Je suis bien glorieux de ce que

(1) Imprimeur de ses ouvrages à Paris.

Mr. l'Auditeur Bertolini a trouvé mon livre assez bon pour le rendre meilleur, & a goûté mes principes. Je vous prierai dans le temps de me procurer un exemplaire de l'ouvrage de Mr. Bertolini; j'ai trouvé sa préface extrêmement bien, tout ce qu'il dit est juste, excepté les louanges. Mille choses bien tendres pour moi à Mr. l'Abbé Niccolini. J'espère, mon cher Abbé, que vous viendrez nous voir à Paris cet hiver, & que vous viendrez joindre les titres d'Allemagne & d'Italie à ceux de France. Si vous passez par Turin, vous savez les illustres amis que j'y ai. Je vous embrasse de tout mon cœur.





XLVII LETTRE.

AU MEME, A NAPLES.

De Paris, le 9 Avril 1734.

JE suis à Paris depuis quelque temps, mon cher Comte. Je commence par vous dire que notre libraire Huart sort de chez moi, & il m'a dit de très-bonnes raisons qu'il a eues pour vous faire enrager; mais vous recevrez au premier jour votre compte & votre mémoire.

Vous avez une boîte pleine de fleurs d'érudition que vous répandez à pleines mains dans tous les Pays que vous parcourez. Il est

heureux pour vous d'avoir paru avec honneur devant le Pape (1) ; c'est le Pape des savants : or les savants ne peuvent rien faire de mieux que d'avoir pour leur Chef celui qui l'est de l'Eglise. Les offres qu'il vous a faites seroient tentantes pour tout autre que pour vous, qui ne vous laissez pas tenter même par les apparences de la fortune, & qui avez les sentiments d'un homme

(1) Benoît XIV l'ayant fait agréger à l'Académie de l'Histoire Romaine, il avoit lu une dissertation sur le Préteur des étrangers en présence de Sa Sainteté qui assistoit régulièrement aux assemblées qu'il faisoit tenir dans le Palais de sa Résidence; cette dissertation fut imprimée à Rome, & est insérée dans les Mémoires de l'Académie de Cortone. *Tome VII.*

qui l'auroit déjà faite. Les belles choses que vous me dites de Mr. le C. de Firmian (2) ne sont point entièrement nouvelles pour moi; il est de votre devoir de me procurer l'honneur de sa connoissance, & c'est à vous à y travailler, sans quoi vous avez très-mal fait de me dire de si belles choses. Je ne me souviens point d'avoir connu à Rome le Pere Contucci (3). Le seul Jésuite que je voyois étoit le Pere

(2) Alors Ministre Impérial à Naples, & actuellement Ministre Plénipotentiaire des Etats de Lombardie à Milan, admirateur des ouvrages de Mr. de Montesquieu, & ami des gens de lettres de tous les Pays.

(3) Bibliothécaire du College Romain, & Garde du Cabinet des Antiquités que le Pere Kirker laissa à ce College.

Vitri, qui venoit souvent dîner chez le Cardinal de Polignac; c'étoit un homme fort important (4), qui faisoit des médailles antiques, & des articles de foi.

J'ai droit de m'attendre, mon cher ami, que vous m'écriviez bientôt une lettre datée d'Herculée, où je vous vois parcourant déjà tous les fouterreins. On nous en dit beaucoup de choses; celles que vous m'en

(4) Ce Jésuite avoit à Rome beaucoup de part dans les affaires de la Constitution *Unigenitus*, & brocantoit des médailles; on connoissoit son projet d'un nouveau saint Augustin, pour l'opposer à l'Augustin de *Janfénius*; ses principes là dessus étoient tels, que les paradoxes du Pere Hardouin n'eussent fait que blanchir, & le Pélagianisme se seroit renouvelé dans toute son étendue.

direz

direz, je les regarderai comme les relations d'un auteur grave; ne craignez point de me rebuter par les détails.

Je suis de votre avis sur les querelles de Malte (5), que l'on traite de Turc à Maure; c'est cependant l'Ordre, peut-être, le plus respectable qu'il y ait dans l'Univers, & celui qui contribue le plus à entretenir l'honneur, & la bravoure dans toutes les Nations où il est répandu. Vous êtes bien hardi de m'adresser votre Révérendiss. Capucin; ne craignez-vous pas que je lui fasse lire la

(5) Il s'étoit alors élevé une dispute entre la Cour de Naples & l'Ordre de Malte, au sujet des droits de la Monarchie de Sicile qu'on prétendoit s'étendre sur cette Isle.

K

Lettre Persanne sur les Capu-
cins.

Je serai au mois d'Août à la
Brede. *O Rus, quando te aspiciam!*
Je ne suis plus fait pour ce Pays-
ci, ou bien il faut renoncer à
être Citoyen. Vous devriez bien
revenir par la France Méridio-
nale, vous trouverez votre an-
cien laboratoire, & vous me
donnerez de nouvelles idées sur
mes bois & mes prairies. La
grande étendue de mes Landes (6)
vous offre de quoi exercer votre

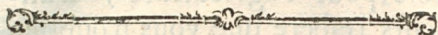
(6) Il gagna un procès contre la
Ville de Bordeaux, qui lui porta onze
cent arpents de Landes incultes, où
il se mit à faire des plantations de bois
& des métairies; l'agriculture faisant
sa principale occupation dans ses mo-
ments de relâche. Il avoit fait présent
de cent arpents de ces terres incultes
à son ami, pour qu'il pût exécuter li-

zele pour l'agriculture ; d'ailleurs j'espere que vous n'oubliez point que vous êtes propriétaire de cent arpents de ces Landes, où vous pourrez remuer la terre, planter & semer tant que vous voudrez. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

bremement ses projets d'agriculture ; mais son départ & ses engagements ailleurs ont fait rester ce terrain en friche.



K ij



XLVIII LETTRE.

A U MEME.

De la Brede, le 3 Novembre 1754.

MON cher Abbé, vous devez avoir reçu la lettre que je vous ai écrite à Naples, & celle que j'adressai depuis à Rome. Je ne fais plus en quel endroit de la Terre vous êtes, mais comme une de vos lettres du 13 Août 1754 est datée de Bologne, & m'annonce votre prochain retour à Paris, j'adresse celle-ci à Turin chez votre ami le Marquis de Barol.

Je commence par vous remercier de votre souvenir pour le

vin de Roche Maurin , vous assurant que je ferai avec la plus grande attention la commission de Milord Pembrok ; c'est à mes amis , & sur-tout à vous qui en valez dix autres , que je dois la réputation , où s'est mis mon vin dans l'Europe depuis trois ou quatre ans. A l'égard de l'argent, c'est une chose dont je ne suis jamais pressé , Dieu merci. Vous ne me dites point si Milord Pembrok , qui vous parle de mon vin , se souvient de ma personne ; je l'ai quitté , il y a deux ans , plein d'estime & d'admiration pour ses belles qualités. Vous ne me parlez point de Mr. de Cloire qui étoit avec lui , & qui est un homme de très-grand mérite , très-éclairé & que je voudrois fort revoir. Je voudrois bien que vos affaires vous

Kij

permissent de passer de Turin à Bordeaux. Vous qui voyez tout, pourquoi ne voudriez-vous point voir vos amis & la Brede, toute prête à vous recevoir avec des *Io?* mais peut-être vous verrai-je à Paris, où vous ne devez point chercher d'autre logement que chez moi, d'autant plus que la Dame Boyer votre ancienne hôtesse n'est plus. Dès que je vous saurai arrivé je hâterai mon départ.

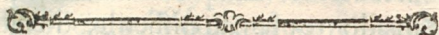
Ce que vous a dit le Pape de la lettre (1) de Louis XIV à Clément XI est une anecdote assez

(1) Sa Sainteté lui avoit dit avoir entre ses mains une lettre, par laquelle ce Monarque promettoit à Clément XI de faire rétracter son Clergé de la délibération touchant les quatre propositions du Clergé de France de 1681; que cette lettre lui avoit tenu si fort à cœur, que pour la tirer des mains du Cardinal

curieuse. Le Confesseur n'eut pas sans doute plus de difficulté d'engager le Roi à promettre qu'il feroit rétracter les quatre propositions du Clergé, qu'il en eut à faire promettre que sa Bulle seroit reçue sans contradiction; mais les Rois ne peuvent pas tenir tout ce qu'ils promettent, parce qu'ils promettent quelquefois sur la foi de ceux qui les conseillent suivant leurs intérêts. Adieu, mon cher Comte; je vous salue & embrasse mille fois.

Annibal Albani, Camerlingue, qui faisoit difficulté de la livrer, il avoit été obligé de lui accorder, non sans quelque scrupule, disoit-il, certaines dispenses que ce Cardinal exigeoit.





XLIX LETTRE.

A MONSEIGNEUR CERATI.

De Bordeaux , le 2 Décembre 1754.

JE commence par vous embrasser , bras dessus & bras dessous. J'ai l'honneur de vous présenter Mr. de la Condamine de l'Académie des Sciences de Paris. Vous connoissez sa célébrité, il vaut mieux que vous connoissiez sa personne , & je vous le présente , parce que vous êtes toute l'Italie pour moi. Souvenez-vous , je vous prie, de celui qui vous aime , vous honore & vous estime plus que personne dans le Monde.





L L E T T R E.

A L'ABBÉ MARQ. NICCOLINI,

De Bordeaux, le 1 Décembre 1754.

PERMETTEZ, mon cher Abbé,
 que je me rappelle à votre amitié;
 je vous recommande Mr. de la
 Condamine. Je ne vous dirai rien,
 sinon qu'il est de mes amis; sa
 grande célébrité vous dira d'au-
 tres choses, & sa présence dira
 le reste. Mon cher Abbé, je vous
 aimerai jusqu'à la mort.



Kv

LI LETTRE.

A L'ABBÉ COMTE DE GUASCO.

De la Brede, le 2 Décembre 1754.

SOYEZ le bien venu, mon cher Comte. Je ne doute pas que ma concierge n'ait fait bien chauffer votre lit. Fatigué, comme vous deviez l'être, d'avoir couru la poste jour & nuit, & des courses faites à Fontainebleau, vous aviez besoin de ces petits soins pour vous remettre. Vous ne devez point partir de ma chambre ni de Paris, que je n'arrive, à moins que vous ne vouliez venir à Paris pour me dire que je ne vous verrai pas. Je vois que vous allez en Flandre.

Je voudrois bien que vous eussiez
d'assez bonnes raisons de rester
avec nous, outre celle de l'ami-
tié; mais je vois qu'il ne faudra
bientôt plus à nos Prélats pour
coopérateurs, que des Doye-
nart (1). Eussiez-vous cru, que
ce laquais métamorphosé en

(1) Pierre Doyenart fut laquais du fils
de Mr. de Montesquieu, pendant qu'il
étoit au College de Louis le Grand;
ayant appris un peu de latin il se sentit
appellé à l'Erat Ecclésiastique, & par
l'intercession d'une Dame il obtint de
Monseigneur l'Evêque de Bayonne,
dont il étoit diocésain, la permission
d'en prendre l'habit. Devenu Prêtre &
Bénéficier dans l'Eglise de Bayonne, il
vint à Paris demander à Mr. de Montef-
quieu sa protection auprès de Mr. le
Comte de Maurepas, pour avoir un
meilleur bénéfice qui vaquoit, le priant
à cet effet de se charger d'une requête
pour le Ministre. Elle débutoit par ces
mots. = *Pierre Doyenart, prêtre du Dio-
cese de Bayonne, ci-devant employé par feu
Mr. l'Evêque à découvrir les complots*

K vj

Prêtre fanatique, conservant les sentiments de son premier état, parvint à obtenir une dignité dans un Chapitre? J'aurai bien des choses à vous dire, si je vous trouve à Paris, comme je l'espère, car vous ne brûlerez pas un ami qui abandonne ses foyers pour vous courir, dès qu'il fait où vous prendre.

des Jansénistes, ces perfides qui ne connoissent ni pape ni Roi, &c. &c. = Mr. de Montesquieu ayant lu ce début, plia la requête, la rendit au suppliant & lui dit = Allez, Mr. la présenter vous-même, elle vous fera honneur & aura plus d'effet; mais auparavant passez dans ma cuisine pour déjeuner avec mes valets =. Ce que Mr. Doyenart n'oublioit jamais de faire dans les visites fréquentes qu'il faisoit à son ancien Maître. Il parvint quelque temps après à la dignité de Trésorier dans un Chapitre d'une Cathédrale en Bretagne.

Je suis fort aise, que S. A. R. Monseig. le Duc de Savoie agrée la dédicace de votre Traduction Italienne, & très-flatté que mon ouvrage paroisse en Italie sous de si grands auspices. J'ai achevé de lire cette Traduction, & j'ai trouvé par-tout mes pensées, rendues aussi clairement que fidèlement. Votre épître dédicatoire est aussi très-bien; mais je ne suis pas assez fort dans la Langue Italienne pour juger de la diction.

Je trouve le projet, & le plan de votre Traité sur les statues (1) intéressant & beau,

(1) Cet ouvrage, qui n'étoit alors que commencé, a été continué, mais les incommodités survenues à l'Auteur, l'ont empêché pendant quelques années d'y donner la dernière main. J'apprends cependant qu'il vient d'être

& je suis bien curieux de le
voir. Adieu.

terminé, & qu'il ne reste plus que
d'être copié pour être mis en état d'être
imprimé. Quelques Chapitres qui ont
été lus par des savants, en font bien
juger, & souhaitent d'avoir l'ouvrage
en entier. On dit qu'on y trouve
autant de Philosophie que d'Eru-
dition.



LII LETTRE.

A U M E M E.

De la Brede, le 5 Décembre 1754.

DANS l'incertitude où je suis que vous m'attendiez, je vous écrirai encore une lettre avant que de partir. Vous êtes Chanoine de Tournai, & moi je fais des prairies. J'aurois besoin de cinquante livres de graines de trefle de Flandre, que l'on pourroit m'envoyer par Dunkerque à Bordeaux. Je vous prie donc de charger quelqu'un de vos amis à Tournai de me faire cette commission, & je vous paierai comme un Gentilhomme, ou pour

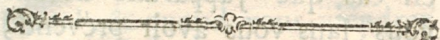
mieux dire comme un Marchand, & quand vous viendrez à la Brede, vous verrez votre trefle dans toute sa gloire. Considérez que mes prés sont de votre création: ce sont des enfants, à qui vous devez continuer l'éducation. Je compte que vous aurez vu nos amis, & que vous leur aurez un peu parlé de moi. Je vous verrai certainement bientôt, mais cela ne doit point vous empêcher de faire des histoires du Prétendant à Mlle Betti (1), vous n'en ferez que mieux soigné. Je vous marquerai par une lettre particulière le jour de mon arrivée, que je ne fais point, & quand je ne vous écrirois pas,

(1) Irlandoise, concierge de la maison qu'il tenoit à Paris, fort zélée pour le Prétendant.

en cas que j'apparusse devant
vous, sans vous avoir prévenu,
vous aurez bientôt transporté
votre pelisse, votre bréviaire,
& vos médailles dans l'apparte-
ment de mon fils. Quand vous
verrez Mad. Dupré de S. Maur,
demandez lui si elle a reçu
une lettre de moi. Présentez-lui,
je vous prie, mes respects, & à
Mr. de Trudaine notre respecta-
ble ami. L'Abbé, encore une fois,
attendez-moi.

Puisque vous êtes d'avis que
j'écrive à Mr. l'Auditeur Bertoli-
ni, je vous adresse la lettre pour
la lui faire tenir. Je vous em-
brasse de tout mon cœur.





LIII LETTRE.

A L'AUDITEUR BERTOLINI,

A FLORENCE.

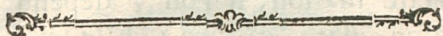
JE finis la lecture des deux morceaux de votre préface (1), Monsieur, & je prends la plume pour vous dire que j'en ai été enchanté, & quoique je ne l'aie

(1) Ce Magistrat éclairé de Florence a fait un ouvrage, dans lequel il prouve que les principes de l'Esprit des Loix sont ceux des meilleurs Ecrivains de l'antiquité. Cet ouvrage n'a point été imprimé, & la République des Lettres a droit de le lui demander. Le discours préliminaire de cet ouvrage est actuellement sous presse, & je crois que le public me saura gré de lui en avoir fait part.

vue qu'au travers de mon amour propre, parce que je m'y trouve paré comme dans un jour de fête, je ne crois pas que j'eusse pu y trouver tant de beautés, si elles n'y étoient point. Il y a un endroit que je vous supplie de retrancher, c'est l'article qui concerne les Anglois, & où vous dites que j'ai fait mieux sentir la beauté de leur Gouvernement, que leurs auteurs mêmes. Si les Anglois trouvent que cela soit ainsi, eux qui connoissent mieux leurs livres que nous, on peut être sûr qu'ils auront la générosité de le dire, ainsi renvoyons leur cette question. Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de vous dire combien j'ai été étonné de voir un étranger posséder si bien notre langue, & j'ai encore des remerciements à vous faire sur

mon apologie que vous faites, vous qui m'entendez si bien, contre des gens qui m'ont si mal entendu, qu'on pourroit gager qu'ils ne m'ont pas seulement lu. D'ailleurs je dois me féliciter de ce que quelques endroits de mon livre vous ont fourni une occasion de faire l'éloge de la grande Reine. J'ai, Mr. l'honneur d'être avec des sentiments remplis de respect & de considération.





LIV LETTRE.

A L'ABBÉ COMTE
DE GUASCO.

De la Brede, le 8 Décembre 1754.

JE suis bien étonné, mon cher ami, du procédé de la Geofrin; je ne m'attendois pas à ce trait mal-honnête de la part contre un ami que j'estime, que je chéris & dont elle me doit la connoissance. Je me reproche de ne vous avoir pas prévenu de ne plus aller chez elle. Où est l'hospitalité? Où est la Morale? Quels sont les gens de lettres qui seront en sûreté dans

cette maison, si l'on y dépend ainsi d'un caprice? Elle n'a rien à vous reprocher, j'en suis sûr; ce qu'elle a dit de (1) vous ne sont que des sottises, qu'il ne vaut pas la peine de vous rendre. Après tout, qu'est-ce que tout cela vous fait?

(1) Comme cette tracasserie courut tout Paris dans le temps, il ne sera pas indifférent d'en dire quelque chose. Les raisons que Mad. Geofrin disoit avoir pour rompre avec cet étranger, qui avoit été de sa société, étoient, 1.^o. Que lui ayant donné une commission d'un service de Faïance, pendant qu'il étoit en Angleterre, il la lui avoit fait rembourser en trois paiements différents, des fonds qu'il avoit à Paris, au lieu de lui envoyer une lettre de change du total. 2.^o. Qu'il avoit manqué au ton de la bonne compagnie, en parlant un jour chez elle, dans le moment qu'on alloit à dîner, d'une colique dont il

Elle ne donne pas le ton dans Paris, & il ne peut y avoir, que quelques esprits rampants

étoit tourmenté, & qui l'obligea de se retirer. 3°. Qu'il tenoit à trop de sociétés. 4°. Qu'elle le soupçonnoit d'être un espion des Cours de Vienne ou de Turin, puisqu'il étoit tant lié avec les Ministres étrangers. Mais à ces raisons, sans doute véritables, des gens ont ajouté malicieusement 1°. Que cet étranger ayant contracté plus de liaisons dans Paris qu'il n'en eut d'abord, & n'allant plus journellement chez elle, elle se crut négligée. 2°. Qu'ayant fait la vie du Prince Cantimir, & parlé des personnes avec qui il étoit en liaison, il ne l'avoit pas nommée. 3°. Que lui ayant fait espérer la connoissance de Mr. le Marquis de S. Germain, Ambassadeur de Sardaigne, homme très-estimé, qu'elle ambitionnoit beaucoup de voir chez elle, la chose n'eut pas lieu, parce que cet Ambassadeur ne s'en soucioit pas, & que ce fut là l'époque du refroidis-

& subalternes, & quelques caissettes qui daignent modeler leur façon de penser sur la sienne. Vous êtes connu dans la bonne compagnie, vous y avez fait vos preuves depuis long-temps, vous tomberez toujours sur vos pieds. Voyez la Duchesse d'Aiguillon(2), elle ne pense pas d'après les autres.

sement. Quoi qu'il en soit une avanie qu'elle lui fit un jour chez elle, décida de la rupture totale; elle chercha ensuite à la justifier par bien des voies, jusqu'à viser à indisposer M. de Montesquieu contre lui, mais leur amitié étoit à toute épreuve.

(2) Son esprit cultivé par une infinité de belles connoissances, sa façon de penser élevée, & ses manieres obligeantes, ont toujours attiré chez elle la meilleure compagnie de Paris, tant des gens de lettres, que des étrangers les plus distingués; c'étoit la maison, dans laquelle Mr. de Montesquieu vivoit habituellement.

Voyez

Voyez nos amis du Marais, & je suis persuadé que vous ne trouverez point de changements dans leur façon de penser & d'agir à votre égard. Nous nous verrons bientôt, & nous parlerons de cette affaire; elle ne vaut pas la peine que vous vous chagriniez.

Tout bien pesé, je ne puis encore me déterminer à livrer mon Roman d'Arface (3) à l'Imprimeur. Le triomphe de l'amour conjugal de l'Orient est, peut-être, trop éloigné de nos mœurs pour croire qu'il seroit bien reçu en France. Je vous apporterai ce

(3) Ce Roman n'a pas été imprimé depuis sa mort, & le manuscrit est entre les mains de son fils Mr. le Baron de Secondat. La saine Politique dont il est rempli perd peut-être autant à cette suppression, que l'amour conjugal qui en fait la base.

L

manuscrit, nous le lisons ensemble, & je le donnerai à lire à quelques amis. A l'égard de mes voyages, je vous promets que je les mettrai en ordre, dès que j'aurai un peu de loisir, & nous deviserons à Paris sur la forme (4) que je leur donnerai. Il y a encore trop de personnes, dont je parle, vivantes pour publier cet ouvrage, & je ne suis pas dans le système de ceux qui conseillèrent à Mr. de Fontenelle de *vuidier le sac* (5) avant que de

(4) Il hésitoit s'il réduiroit les Mémoires de ses voyages en forme de lettres, ou en simple récit. Prévenu par la mort, nous sommes privés jusqu'ici de l'ouvrage d'un voyageur Philosophe, qui savoit voir là où les autres ne font que regarder.

(5) L'année 1749, Mr. de Fontenelle desirant de publier ses Comédies, en

mourir. L'impression de ses Comédies n'a rien ajouté à sa réputation. Puisque vous vous piquez d'être quelquefois Antiquaire, je ne vois point d'inconvénient de donner à votre collection le titre de *Galerie de Portraits politiques de ce siècle*, & pour moi, qui ne suis point Antiquaire, je la préférerai à une Galerie de statues. Vous songez sans doute

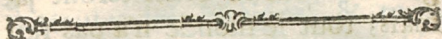
fit lecture dans la société de Mad. de Tencin, pour savoir s'il devoit les faire paroître. Elles furent jugées au dessous de la grande réputation de leur auteur, & Mad. de Tencin fut chargée de le détourner de les faire imprimer, ce à quoi Mr de Fontenelle défera; mais l'amour paternel s'étant réveillé, il voulut avoir l'avis d'une autre société, qui lui persuada de *vuider le sac* de tous ses manuscrits, & cet avis l'emporta; mais le public ne fut pas si indulgent sur ces Comédies.

L ij

qu'un pareil ouvrage ne doit être
que pour le Siecle à venir, au-
quel on peut être utile sans dan-
ger; car, comme vous le remar-
quez, le caractere & les qualités
personnelles des Négociateurs, &
des Ministres ayant une grande
influence sur les affaires publi-
ques; & les événements politi-
ques; l'entrée de ce sanctuaire
est dangereuse aux profanes.

Adieu.





L V LETTRE.

A U M E M E.

De Bordeaux, ce 25 Décembre 1754.

QUE voulez-vous que je vous dise, mon cher ami; je ne veux pas vous porter à la vengeance, mais vous êtes dans le cas de la défense naturelle. Je suis véritablement indigné contre le trait mal-honnête de cette femme, mais rien ne m'étonne. Si vous saviez les tours que j'ai esuyé moi-même plus d'une fois, vous seriez moins surpris, & peut-être moins piqué. Votre réputation est faite; les honnêtes

L iij

gens ne vous la contesteront jamais; tout le monde n'a pas fait ses preuves comme vous; vous ne devez votre place à l'Académie qu'à des triomphes réitérés (1). Une femme capricieuse ne sauroit vous ravir tout ce que les gens de ^m mérite de Paris, tout ce que les autres Nations vous accordent. Ne vous faites point des chimères, vos observations sur la prétendue différence du traitement sont, peut-être, l'effet de votre découragement. Que vous soyez encore, ou ne soyez plus des nôtres, les honnêtes

(1) Après avoir remporté le prix trois ans de suite, il obtint, avec unanimité des voix, la place d'un des quatre Honoraires étrangers, qui vaquoit par la mort de Mr. le Marquis Capponi, Fourrier Major du Pape.

gens, les gens de lettres sont de toutes les Nations, & tous les honnêtes gens de toutes les Nations sont leurs compatriotes. Vous étiez bien reçu & aimé de nous, lorsque nous étions en guerre contre votre Pays; pourquoi fausserions-nous la paix à votre égard? Allez votre train, vous nous connoissez & savez qu'il y a souvent plus d'étourderie ou de précipitation de jugement, que de méchanceté dans notre fait. Vous connoissez aussi ceux sur qui vous pouvez compter, ne vous souciez pas d'une femme acariâtre, des caillettes, & des ames basses. Je vous défends bien positivement à présent d'aller chanter Matines à Tournai avant que j'arrive à Paris; il ne faut point avoir le cœur

L iiii

plein d'amertume pour louer Dieu. Quand je serai à Paris, j'espère que nous éclaircirons toute cette affaire, & que nous connoîtrons la source de cette tracasserie. Vous êtes un Pyrrhonien, si vous doutez de mon voyage; nous nous verrons plutôt que vous ne croyez. Mon fils (1) qui est à Clérac, a bien mal aux yeux; nous serons peut-être trois aveugles, vous, lui & moi; nous re-

(2) Mr. le Baron de Secondat de Montesquieu, digne fils de cet illustre écrivain, ayant renoncé à toute charge, est entièrement livré à la Philosophie & aux Lettres, & sur-tout à la Géométrie, à la Physique & à l'Histoire naturelle, dont le public a lu avec satisfaction les échantillons qu'il en a donnés dans les journaux.

nouvellerons la danse des
aveugles (3), pour nous con-
soler. Adieu, je vous embrasse
de tout mon cœur.

(3) Pierre Michault, secrétaire du Duc
de Charolouis, & poète du temps de
Louis XI, composa une poésie sous
ce titre = *Ouvrage moral & satyrique* =,
voyez les Mémoires de l'Académie des
Belles-Lettres, tom. IX. in-quarto, p. 749.



LVI LETTRE.

BILLET AU MEME.

De Paris, en 1755.

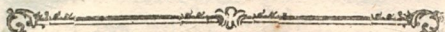
Vous fûtes hier de la dispute avec Mr. de Mairan⁽¹⁾ sur la Chine. Je crains d'y avoir mis trop

(1) De l'Académie des Sciences & de l'Académie Françoisse, très-connu par des ouvrages excellents, & par l'honnêteté & la douceur de son caractère. Ces deux Savants n'étoient pas du même avis sur quelques points qui regardoient les Chinois, pour lesquels Mr. de Mairan étoit prévenu par les lettres du Pere Paranaïm, Jésuite, & dont Mr. de Montesquieu se méfioit. Lorsque le voyage de l'Amiral Anson parut, il s'écria : — Ah ! je l'ai toujours dit, que les Chinois n'étoient pas si honnêtes gens qu'on vouloir faire croire les lettres édifiantes. —

de vivacité, & je serois au désespoir d'avoir fâché cet excellent homme. Si vous allez dîner aujourd'hui chez M. de Trudaine (2), vous l'y trouverez peut-être; en ce cas je vous prie de sonder un peu s'il a mal pris ce que j'ai dit, & sur ce que vous me rendrez, j'agirai de façon avec lui, qu'il soit convaincu du cas que je fais de son mérite & de son amitié.

(2) Conseiller d'Etat & Intendant des Finances, qui vit beaucoup avec les hommes de lettres les plus distingués, & s'occupe avec zèle à l'encouragement des arts; il étoit un des amis les plus intimes de Mr. de Montesquieu.





LVII LETTRE.

AU MEME , A JOURNAL.

De Paris , en Janvier 1755.

JE n'ai rien négligé , mon cher ami , pour découvrir d'où est partie la bêtise que l'on a fait courir sur votre compte ; mais je n'ai réussi qu'à vérifier qu'on l'a dite , sans en déterminer la source. Je ne jurerois pas que vous ayiez tort de la soupçonner sortie de la boutique près de l'Assomption. Quand on a un grand tort , il n'est pas étonnant qu'on cherche à l'excuser.

fer par toute sorte de voies. Des tracasseries on va jusqu'aux horreurs. Mad. Geofrin est venue chez moi, à ce qu'il m'a paru, pour me sonder; elle n'a pas manqué de vous mettre sur le tapis, d'un air moqueur, mais j'ai coupé court en lui faisant sentir combien j'étois choqué de son procédé à l'égard d'un ami qu'elle sait bien que j'aime, & que j'estime. Elle a été un peu surprise; notre conversation n'a pas été longue, & je me propose bien de rompre avec elle (1). Je ne la croyois

(1) On fait de bonne part qu'il dit à quelqu'un qu'il étoit si indigné, qu'il ne mettroit plus les pieds chez elle; ce qui ne fut malheureusement que trop vérifié, puisqu'il tomba malade quelques jours après, & mourut à Paris, d'une fièvre maligne qui l'en-

pas capable de tant de méchanceté & de noirceur. La Du-

leva en peu de jours. Il est sûr que cette rupture eût été en même temps l'apologie & la vengeance la plus complete de son ami ; mais Mad. Geofrin auroit de quoi se consoler de cette mortification domestique , par la célébrité qu'elle vient d'acquérir au moyen des gazettes ; elles ne font que parler de la grande figure qu'elle fait en différentes Cours du Nord , à l'occasion de son voyage de Pologne ; car son mérite se trouvant trop refermé dans le cercle étroit d'une société privée , sans être arrêtée par son âge avancé , à l'exemple de la Reine de Saba , elle a entrepris ce long voyage pour aller admirer le Roi , qui avoit honoré sa société comme particulier. Nous apprenons par la gazette de Leyde qu'elle exerce provisionnellement à cette Cour la Charge de Grand Bostangi , & qu'elle médite d'aller briller à la Cour de S. Petersbourg , comme elle a brillé à celles de Vienne & de Varsovie.

chesse d'Aiguillon est aussi choquée que moi de tout ceci ; elle a péroré avec la vivacité que vous lui connoissez , contre la futilité du soupçon de l'espionnage politique , & le ridicule de cette prétendue découverte ; elle n'a pas manqué de relever que vous aviez vécu parmi nous pendant toute la guerre , sans avoir jamais donné lieu de vous soupçonner , & qu'il n'y a nulle occasion de le faire , dans le temps où nous sommes en pleine paix avec les pays auxquels vous tenez. Une conjecture jetée en passant , à l'occasion de votre voyage à Vienne , & de vos engagements en Flandre a pu aisément prendre corps en passant d'une bouche à l'autre , & la malignité en a sans doute

profité. Ce qui m'a le plus scandalisé en tout cela est la conduite de quelques-uns de vos confreres; mais, mon cher Abbé, il y a des petits esprits & des ames viles par-tout, même parmi les gens de lettres, même dans les sociétés littéraires, mais enfin vous ne devez votre place qu'à vos succès.

Au reste, puisque vous voilà en repos, profitez de votre loisir pour mettre vos dissertations en état de paroître (2) ainsi que

(2) Ce conseil a été suivi peut-être trop à la lettre, car au lieu de faire imprimer ce recueil à son retour à Paris, il s'est pressé de le livrer à un Imprimeur à Tournai que l'on diroit n'avoir jamais imprimé d'autres livres, que des catéchismes & des almanachs, car cette édition se ressent fort de

vosre histoire de Clément V,
que nous attendons toujours à
Bordeaux avec empressement.
Le plaisir de chanter au
Chœur ne doit pas vous faire
perdre le goût des plaisirs
littéraires.

Quelques mois d'absence fe-
ront tomber tous les bruits ridi-
cules , & vous ferez à Paris
aussi bien que vous y étiez
avant cette tracasserie de fem-
melette. Je vous somme de vosre
parole pour le voyage de la
Brede après vosre résidence ; je
calcule que ce sera pour le mois
d'Août, Vosre départ me laisse
un grand vuide , & je sens com-
bien vous me manquez. N'ou-

l'ignorance du pays ; elle est en deux
volumes in-8. L'absence de l'Auteur
l'empêcha d'y veiller.

bliez pas mon trefle , vos prairies , & vos mûriers de Gascogne. Je vous embrasse de tout mon cœur.





LVIII LETTRE.
 A LA COMTESSE
 DE PONTAC(1),
 A BORDEAUX.

De Clérac.

VOUS êtes bien aimable,
 Madame, de m'avoir écrit sur
 le mariage de ma fille (2);

(1) Quoique cette lettre ne soit point écrite à un ami Italien, je ne l'ai pas crue entièrement étrangère au titre de cette collection, puisqu'il y est parlé de deux amis Italiens, connus dans les lettres précédentes.

(2) Il venoit de la marier à Mr. de Secondat d'Agen, Gentilhomme d'une autre branche de sa Maison, dans la vue de conserver ses terres dans sa

elle & moi vous sommes très-dévoués, & nous vous demandons tous deux l'honneur de vos bontés. J'apprends que les Jurats (3) ont envoyé une

famille, au cas que son fils, qui étoit marié depuis plusieurs années, continuât de n'avoir point d'enfants. Mlle de Montesquieu fut d'un grand secours à son pere dans la composition de l'Esprit des Loix, par les lectures journalieres qu'elle lui faisoit pour soulager son lecteur ordinaire. Les livres même les plus ingrats à lire, tels que Beau-manoir, Jouinville & autres de cette espece, ne la rebutoient point; elle s'en divertissoit même, & égayoit fort ces lectures, en répétant les mots qui lui paroissoient risibles.

(3) Titre des premiers Magistrats de la Ville de Bordeaux; ils firent ce présent à Mr. l'Abbé Vénuti pour lui marquer la reconnoissance de la Ville pour les inscriptions & autres compositions qu'il avoit faites à l'occasion

bourse de jetons , de velours ,
 brodée , à l'Abbé Vénuti ; je
 croyois qu'ils ne fauroient pas
 faire cela même. Le présent
 n'est pas important ; mais c'est
 le présent d'une grande Cité ,
 & ce régal auroit encore très-
 bon air en Italie ; mais là il
 n'a pas besoin de bon air ,
 parce que l'Abbé y est si connu
 qu'on ne peut rien ajouter à sa
 considération. Dites , je vous
 prie , à l'Abbé de Guaſco , que
 je ne puis comprendre com-
 ment les échos ont pu porter à
 Mr. le Mercure de Paris , des
 vers (4) faits dans les bois de

des fêtes données à Bordeaux au passage
 de Madame la Dauphine , fille du
 Roi d'Eſpagne.

(4) Ces ſont les mêmes , dont il eſt
 parlé dans la lettre du 10 Février 1745.

la Brede. Je suis fort fâché de ne l'avoir pas su plutôt, parce que j'aurois donné ce sonnet en dot à ma fille. J'ai l'honneur d'être, Madame, avec toute sorte de respect.



LIX LETTRE
A L'ABBE' VENUTI,
A BORDEAUX,
De Paris (1).

IL ne faut point vous flatter, mon cher Abbé, que l'Abbé de Guasco vous écrive de sa main triomphante; mais si vous étiez Ex-Ministre (2) des affaires

(1) Cette lettre m'a été envoyée, l'édition étant déjà presque achevée, ainsi, j'ai été obligé de la placer hors de date, sans suivre l'ordre dans lequel j'ai placé les lettres précédentes.

(2) Mr. le Marquis d'Argenson ci-devant Ministre des affaires étrangères, après sa démission, donnoit à dîner

étrangeres, il iroit dîner chez vous pour vous consoler. Le pauvre homme promene son demi œil sur toutes les brochures, prodigue son mauvais estomac pour toutes les invitations de dîners d'Ambassadeurs, & ruine sa poitrine au service de son Cantimir, & de son Clément V, ce qui n'empêche pas que l'on ne trouve son Cantimir très-froid; mais c'est la faute de feu son Excellence. Il n'y a aucune apparence que j'aille en Angleterre, il y en a une beaucoup plus grande, que j'irai

à ses confreres, tous les jours d'assemblée d'Académie, se dédommageant ainsi de son désœuvrement avec les gens de lettres, & Mr. l'Abbé de Gualco, qui venoit d'être reçu à l'Académie, avoit été mis au nombre des convives.

à la Brede. J'écris une lettre de félicitation au Président de la Lane, sur sa réception à l'Académie Bonardi. Le Président de cette Académie qui est venu me raconter tous les dîners qu'il a faits depuis son retour, chez tous les beaux esprits qui dînent, avec la généalogie (3) des dîneurs, m'a dit

(3) Plaifanterie allusive à l'étude particuliere qu'un Seigneur de Languedoc a faite de la Généalogie de toutes les familles, & qui fait le sujet ordinaire des entretiens qu'il a avec les gens de Lettres. L'Abbé Bonardi dans sa tournée avoit été visiter ce Seigneur dans son Château, & s'étoit fort enrichi d'érudition généalogique, dont il ne manquoit pas de faire étalage à son retour à Paris, & alloit quelquefois en favoriser Mr. de Montesquieu, ce qui l'ennuyoit beaucoup, & lui faisoit perdre des heures précieuses.

M

qu'il adressoit sa premiere lettre à notre nouvel associé , & je pense que vous trouverez que cela est dans les regles. Je vois que notre Académie se change en Société de Francs-Maçons , excepté qu'on n'y boit , ni qu'on n'y chante , mais on y bâtit , & Mr. de Tourny est notre Roi Hiran qui nous fournira les ouvriers ; mais je doute qu'il nous fournisse les Cedres.

Je crois que le Prince de Craon est actuellement à Vienne , mais il va arriver en Lorraine , & si vous m'envoyez votre lettre je la lui ferai tenir. Il faut bien que je vous donne des nouvelles d'Italie , sur l'Esprit des Loix. Mr. le Duc de Nivernois en écrivit , il y a trois semaines , à Mr. de Forcalquier

d'une maniere que je ne saurois vous répéter sans rougir. Il y a deux jours qu'il en reçut une autre , dans laquelle il mande que dès qu'il parut à Turin, le Roi de Sardaigne le lut ; il ne m'est pas non plus permis de répéter ce qu'il en dit, je vous dirai seulement le fait : c'est qu'il le donna pour le lire à son fils le Duc de Savoie , qui l'a lu deux fois. Le Marquis de Breil me mande qu'il lui a dit qu'il vouloit le lire toute sa vie. Il y a bien de la fatuité à moi de vous mander ceci ; mais comme c'est un fait public, il vaut autant que je le dise qu'un autre , & vous concevez bien que je dois aveuglément approuver le jugement des Princes d'Italie. Le Marquis de Breil

M ij

me mande que S. A. R. le Duc de Savoie a un génie prodigieux une conception & un bon sens admirables.

Huart Libraire voudroit fort avoir la Traduction en vers latins du Docteur Clansy (4) du commencement du Temple de Gnide, pour en faire un corps avec la Traduction Italienne (5) & l'Original. Voyez lequel des deux, vous pourriez faire, ou de me faire copier ces vers, ou d'obtenir de l'Académie de m'envoyer l'imprimé, que je vous renverrois ensuite.

(4) Savant Anglois entièrement aveugle; excellent Poëte latin, qui, pendant le séjour qu'il fit à Paris, entreprit la traduction du Temple de Gnide, en vers latins; mais dont il ne donna que le premier Chant.

(5) Ouvrage de Mr. l'Abbé Vénuti.

A propos , le Portrait (6) de Madame de Mirepoix a fait à Paris & à Versailles une très-grande fortune ; je n'y ai point contribué pour la ville de Bordeaux, car j'avois détaché l'Abbé de Guasco pour en dire du mal. Vous qui êtes l'esprit de tous les esprits , vous devriez le traduire , & j'enverrois votre Traduction à Madame de Mirepoix à Londres. Je n'en ai point de copie , mais le Président Barbot l'a , ou bien M. Dupin ; vous

(6) Il ne m'a pas été possible de trouver en Italie ce portrait en vers , fait par M. de Montesquieu , qui ne se piquoit pas d'être Poëte ; mais je ne doute pas que la Traduction Italienne, faite par M. l'Abbé Vénuti , que j'en donnerai à la fin de cette collection , ne fasse bien juger de l'Original qui doit se trouver en France.

M iij

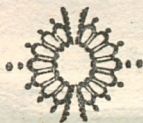
savez que tout ceci est une badinerie qui fut faite à Lunéville pour amuser une minute le Roi de Pologne. J'oubliois de vous dire que tout est compensé dans ce monde. Je vous ai parlé des jugements de l'Italie sur l'Esprit des Loix ; il va paroître à Paris une ample critique faite par M. Dupin, Fermier Général ; ainsi me voilà cité au tribunal de la Maltôte, comme j'ai été cité à celui du Journal de Trévoux. Adieu, mon cher Abbé ; voilà une épître à la Bonardi (7), je vous salue

(7) On a déjà parlé dans une autre note de cet Ecrivain, fort versé dans l'Histoire de la littérature moderne de France, mais fort prolix dans ses écrits & dans ses lettres. Il est mort en laissant quantité de manuscrits sur les auteurs anonymes & pseudonymes,

& embrasse de tout mon cœur.

Ne soyez point la dupe de la traduction, car si l'esprit ne vous en dit rien, il ne vaut pas la peine que vous y rêviez un quart d'heure.

ouvrage qu'il entreprit après qu'il fut exclus de la Sorbonne avec quantité des plus éclairés Docteurs de ce Corps, pour la cause de l'appel au sujet de la Bulle *Unigenitus*.



M iv



L E T T R E

D E L A

DUCHESSE D'AIGUILLON,

A L' A B B E'

COMTE DE GUASCO.

De Pontchartrain, le 17 Février 1755.

J E n'ai pas eu le courage, M. l'Abbé, de vous apprendre la maladie, encore moins la mort de M. de Montesquieu. Ni les secours des Médecins, ni la conduite de ses amis n'ont pu sauver une tête si chere. Je juge de vos regrets par les miens. *Quis*

desiderio su pudor tam cari Capitis.

L'intérêt que le public a témoigné pendant sa maladie, le regret universel, ce que le Roi en a dit (1) publiquement, que c'étoit un homme impossible à remplacer, sont des ornements à sa mémoire, mais ne consolent point ses amis. Je l'éprouve; l'impression du spectacle, l'attendrissement se faneront avec le temps, mais la privation d'un tel homme dans la société sera sentie à jamais par ceux qui en ont joui. Je ne l'ai pas quitté (2) jusqu'au moment qu'il a perdu

(1) Il envoya outre cela chez lui un Seigneur de la Cour, pour avoir des nouvelles de son état.

(2) Cette assistance ne fut pas inutile au repos du malade, & on lui devra peut-être un jour quelque nouvelle richesse littéraire de cet homme illustre,

M v

route connoissance , dix-huit

dont le public auroit été probablement privé , car on a appris qu'un jour , pendant que Mad. la Duchesse d'Aiguillon étoit allée dîner , le Pere Roth, Jésuite Irlandois , qui l'avoit confessé, étant venu & ayant trouvé le malade seul avec son Secrétaire , fit sortir celui-ci de la chambre , & s'y enferma sous clef. Madame d'Aiguillon revenue d'abord après dîner , trouva le Secrétaire dans l'antichambre, qui lui dit, que le P. Roth l'avoit fait sortir, voulant parler en particulier à M. de Montesquieu; comme, s'approchant de la porte, elle entendit la voix du malade qui parloit avec émotion , elle frappa & le Jésuite ouvrit. *Pourquoi tourmenter cet homme mourant*, lui dit-elle alors? M. de Montesquieu reprenant lui-même la parole dit : *Voilà, Madame, le Pere Roth qui voudroit m'obliger de lui livrer la clef de mon armoire pour enlever mes papiers.* Madame d'Aiguillon fit des reproches de cette violence au Confesseur, qui s'excusa en disant : *Madame, il faut que j'obéisse à mes supérieurs ; & il fut renvoyé sans rien obtenir.*

heures avant la mort ; Madame Dupré lui a rendu les mêmes soins , & le Chevalier de Jaucour (3) ne l'a quitté qu'au dernier moment. Je vous suis, Monsieur l'Abbé, toujours aussi dévouée.

(3) Ce Gentilhomme, fort ami de M. de Montesquieu, a fait une étude particulière de la Médecine, & l'exerce simplement par goût & par amitié. C'est un de ceux qui ont fourni les meilleurs articles à l'Encyclopédie.



ARTICLE D'UNE LETTRE
 DU BARON SECONDAT
 DE MONTESQUIEU,
 A L'ABBE'
 COMTE DE GUASCO.

De Bordeaux, le 25 Mars 1765.

JE n'ai pu lire votre lettre de Florence du 8 Février, sans le plaisir le plus sensible & la plus tendre reconnoissance. Je connois depuis long-temps de réputation M. l'Abbé Marquis Niccolini & Monseigneur Cerati. J'en ai cent fois entendu parler à mon pere

dans les termes les plus affectueux, & qui peignoient le mieux la sympathie qui étoit entre leurs ames & la sienne. J'accepte vos offres (1) & les leurs; elles sont trop honorables à la mémoire de mon pere, pour n'être pas reçues avec tout le respect & toute la tendresse possible. Quelques Aca-

(1) Cet ami lui avoit écrit que Monseigneur Cerati & M. l'Abbé Niccolini, quoiqu'ils ne fussent point Membres de l'Académie de Bordeaux, vouloient s'associer à l'offre qu'il avoit déjà faite lui-même de contribuer à la dépense d'un buste en marbre de M. de Montesquieu, qu'il feroit exécuter en Italie par un des plus habiles sculpteurs, pour être placé dans la Salle de ses assemblées, & cela pour faciliter l'effet de la délibération que l'Académie avoit prise d'ériger un pareil monument, mais qui étoit arrêtée faute de fonds dans la caisse de ladite Académie.

démiciens contribueront avec plaisir à la dépense, mais nous ne pouvons pas faire beaucoup de fonds sur ces secours. Je ne puis même vous dire à présent jusqu'où s'étendrait leur générosité. Je ne fais si les François sont trop vains, mais nous croyons avoir à présent en France des Sculpteurs aussi habiles que ceux de l'Italie; on étoit même convenu du prix avec M. Lemoine. C'est l'homme du monde le plus généreux & le plus désintéressé. L'Académie Françoisise ayant désiré d'avoir un portrait (2) de

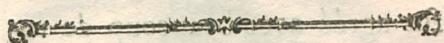
(2) M. de Montesquieu ne s'étoit jamais soucié de se faire peindre, & ce ne fut qu'après des difficultés infinies qu'il accorda aux instances de M. l'Abbé Comte de Guaſco, qui étoit à Bordeaux avec lui, de se laisser

mon pere, & les Peintres fameux de Paris ayant refusé de s'en charger, vu la difficulté de réussir avec le seul secours de la médaille frappée par les Anglois, M. Lemoine se prêta de la meilleure grace du monde à aider un jeune Peintre, par un médaillon en grand qu'il eut la bonté de faire, très ressemblant à la petite médaille. Or M. Lemoine ayant eu une fois dans sa tête la figure de mon pere,

tirer par un Peintre Italien qui passoit par cette Ville en revenant d'Espagne. Cet ami possède ce portrait, qui est assez ressemblant, & le seul qui existe fait d'après nature. Il m'a dit que le Peintre assuroit n'avoir jamais peint un homme, dont la physionomie changeât tant d'un moment à l'autre, & qui eût si peu de patience à prêter son visage.

fera plus en état qu'un autre de la rendre dans un buste de marbre ; & comme il a gardé le modele de ce qu'il a fait , & qu'il l'a fait voir à plusieurs personnes qui ont connu mon pere , & lui ont fait remarquer les défauts qui étoient restés dans ces essais , c'est encore une raison de plus pour le faire réussir dans un ouvrage de conséquence.





ARTICLE D'UNE AUTRE LETTRE

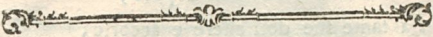
DU MEME AU MEME.

De Bordeaux.

JE vois que vous n'avez point reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire de Paris, dans laquelle je vous parlois amplement du buste de l'Auteur de l'Esprit des Loix. M. le Prince de Beauveau ayant été nommé Commandant de la Guienne en 1765, parut desirer une place à l'Académie de Bordeaux; sur le champ elle lui fut offerte, & il l'accepta. Il pria l'Académie d'agréer qu'il fit faire un buste en marbre de l'Auteur de l'Esprit des Loix, pour être placé dans la Salle de ses assemblées. Cela

fut agréé avec beaucoup de reconnaissance. Lemoine travaille à ce buste, & il sera bientôt achevé. Si Monseigneur Cerati, & M. le Marquis Niccolini pouvoient desirer d'être Associés Etrangers de l'Académie de Bordeaux, je me ferai gloire de les proposer, par principe d'estime & de reconnaissance. Je fais qu'il y a mille choses à en dire. Mon pere ne me parloit d'eux qu'avec des sentiments les plus vifs de respect & d'amitié; mais comme je n'ai pas bien retenu tout ce qu'il m'en disoit, je parlerai mieux d'après ce que vous m'en écrirez; & comme ancien membre de notre Académie, vous devez vous intéresser à sa gloire.

F I N.



TRADUCTION

*De la CHANSON dont il est parlé
dans la note 6 de la Lettre LIX.*

I vezzi suoi la Dea, che io canto, ignora;
 Voi che siete con ella
 Ditele pur ch' è bella;
 Ditele pur che ogn' atto definvolto,
 Dolce, semplice, e schietta,
 Senz' arte o studio da Natura ha tolto.
 Tal gentil mammoletta
 La fronte sopra i fior vergognosetta
 Non alza, ma tra l'erbe si riposa
 Senza far di se pompa o starsi ascosa;
 Là senza gelosia
 Finire i dì potria,
 Se il caso non appella
 L'occhio ver lei di giovine o donzella.
 Mirepoà ebbe dal Cielo in forte

Candor, dolcezza e pace,
 E fra tante sue doti altere e accorte,
 Sol d' esse si compiace;
 Ne disdegno ardi mai colla sua face
 Far onta al vago angelico sembiante,
 Ma stassi rispettoso a lei d' avante.
 Il suo spirto ha il calore
 Del sol quando esce fuore;
 Del suo tenero cuore
 Imeneo sol favella,
 Perde amor senza lei le sue quadrella.





S O N N E T

DE M. LE CHEVALIER
A D A M I,

SENATEUR FLORENTIN,

*Fait à l'occasion de la mort de Monsieur le
Président DE MONTESQUIEU.*

ILLUSTRE genio che sì largo fiume
Di scienza socratica spargesti
E or splendi cinto dell' eterno lume
Che dell' util sudore in premio avesti.

Tu della dotta mente i vanni ergesti
Ai fonti del volubile costume
Del dritto a i sacri arcani, e dietti a questi
Eccelsi voli il tuo saper le piume.

Tu la norma segnasti onde in più forte
La civile amistà nodo si stringa,
Il più gran bene dell' umana sorte.

Tu.... Ma qual di ritrarti ebbi lusinga !
Stan l'opre tue fuor del poter di morte;
Ne vi é chi meglio ti colori e pinga.

SCENA
DEI MONTAGNI
A D. M. L.
SERMONE DI MONTAGNI

Fin è l'oroscopo di la mont de Montagni la
Finito in Montagni

I
L'oroscopo di la mont de Montagni la
Finito in Montagni
L'oroscopo di la mont de Montagni la
Finito in Montagni

Tu della donna monti i vanti cinesi
Al torn del volubile costume
Del d'oro i l'oro monti e d'oro a quelli
Ricchi voli il tuo saper le piume.

Tu la donna monti onde in più forte
La civile amica noda il frutto
Il più gran bene dell' umana sorte

Tu... Ma qual di tanti ebbi l'ingegno
Stan l'ore un fior del poter di morte
No vi è che meglio ti colui e pingu





AR: 112 530a

8

X 2365588

DE 4359 Z





LETTERES
FAMILIERES
DU
PRESIDENT
DE MONTESQUIEU,
BARON DE LA BREDE,
A DIVERS AMIS D'ITALIE.

